Nos 190-191 JUILLET-AOÛT 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Principes de la spiritualité conjugale

La vie spirituelle se conforme naturellement à la vocation de chacun. Celles des prêtres n'est pas la même que celle des époux, encore que les uns et les autres tendent au même but : la gloire de Dieu et le salut éternel.

Chaque vocation comporte des devoirs particuliers définis par la manière dont nous avons à collaborer au plan divin. Or si Dieu a donné un sexe différent à l'homme et à la femme, s'il a voulu que l'homme quitte son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et que la femme fasse de même pour s'attacher à son mari, afin qu'ils ne fassent qu'un seul cœur et qu'une seule chair, n'est-ce pas qu'il a voulu que cette union indissoluble soit la base même de leur spiritualité conjugale? C'est par cette union que l'homme et la femme réalisent les buts du mariage, à savoir : la procréation et l'éducation des enfants; l'amour fidèle et sanctifiant; la mise en valeur des grâces du sacrement de mariage.

***

Ce triple but du mariage peut se résumer en un seul

qui les contient tous : l'amour conjugal réalisé dans sa perfection.

Pour donner à l'amour conjugal sa vraie valeur spirituelle, il faut le situer exactement à la place que Dieu lui assigne dans le plan naturel et surnaturel. Dieu n'emploie pas sa toute-puissance à créer au hasard et par simple fantaisie les créatures douées d'intelligence et de liberté. Il les crée par un acte d'amour et les destine à partager un jour avec lui les joies du ciel. Mais, ayant décidé de faire collaborer la créature à la réalisation de ses œuvres, Dieu dépose en chacune d'elles des pouvoirs magnifiques qui la font participer, d'une certaine manière, à sa propre puissance. C'est ainsi que l'homme et la femme ont le pouvoir de procréer des enfants et de subvenir à leurs besoins temporels et spirituels. Mais Dieu ne veut pas que ce pouvoir de procréer s'exerce au hasard. Il implique une union d'amour, laquelle est comme le reflet de l'amour divin. Dans la pensée de Dieu, aucun enfant ne devrait naître du simple rapprochement des sexes, mais du don total que l'homme et la femme se font l'un à l'autre de toutes leurs puissances, corporelles et spirituelles. L'enfant né d'une aventure sexuelle est mal né parce qu'il est la victime d'une union passagère et sans amour. Alors que l'enfant né d'une union sincère et définitive est enveloppé, dès le premier moment de sa conception, d'un amour qui continuera à le protéger et à le guider tout le long de ses années de formation. Il est né conformément à la volonté divine, parce que Dieu est amour et n'a donné l'amour aux époux que pour imiter et continuer ses œuvres.

* * *

Si l'amour, considéré sous son seul aspect naturel, est déjà l'expression d'une volonté divine, il l'est bien davan-

tage si nous le considérons en tant que sacrement. Par son Incarnation et sa Rédemption, Jésus a non seulement rétabli dans sa pureté la loi naturelle, mais il a élevé l'homme à la dignité d'enfant de Dieu, le faisant participer à tous les trésors du ciel. Ces trésors sont répandus dans l'humanité par les sacrements dont l'Église est la dispensatrice. Or, parmi les sacrements il en est un destiné à répandre les grâces de la vie divine dans le cœur des époux : c'est le sacrement de mariage. Par ce sacrement, les époux ne réalisent plus seulement le plan divin sur le terrain de la loi naturelle, mais sur celui de la vie surnaturelle et divine. En d'autres termes, ils reçoivent, par le sacrement de mariage, les grâces qui les vont aider à se sanctifier mutuellement et à sanctifier l'âme de leurs enfants. Encore que les grâces du sacrement qui les constitue dans un état surnaturel leur soient données par Jésus-Christ lui-même, Jésus les leur donne à l'occasion de leur amour mutuel. C'est ce qui explique que les époux soient les propres ministres du sacrement de mariage. Ainsi, en se donnant en toute sincérité, la femme est instrument de grâce pour son mari; et le mari, en se donnant généreusement à sa femme, lui obtient les dons surnaturels nécessaires à sa vocation.

La spiritualité conjugale aura donc pour but et pour effet de mettre en valeur les grâces reçues lors de la réception du sacrement.

L'Incarnation de Jésus-Christ fait participer l'humanité à la vie même de la Sainte Trinité, et l'unit intimement à chacune des trois personnes divines. Cette participation se retrouve dans tous les actes de la vie conjugale, pour peu que les époux soient l'un et l'autre en état de grâce. Il semble même que Dieu ait voulu que l'unité et la trinité, qui constituent son être divin, se retrouvent en

quelque sorte préfigurées par les époux dans l'œuvre de vie. Ne sont-ils pas, en effet, à ce moment sacré, trois personnes dans une mystérieuse unité, le père, la mère et l'enfant? Ainsi la Trinité, déjà symbolisée dans ce mystère de la nature, sera présente tout au long de la vie des époux chrétiens, pour peu qu'ils vivent en état de grâce et accomplissent, par amour de Dieu, les devoirs de leur vocation.

Déjà, en procréant un enfant, les époux chrétiens ne collaborent-ils pas à l'œuvre du Dieu créateur? en se purifiant et se sanctifiant, ne participent-ils pas à la grâce de Jésus incarné? en apprenant à s'aimer et à aimer leurs enfants, ne reçoivent-ils pas les lumières du Saint-Esprit?

Cette union à la Sainte Trinité se continue tout le long de la vie familiale par l'amour que les époux se portent l'un à l'autre pour leur sanctification mutuelle et la sanctification de leurs enfants.

***

La spiritualité conjugale, appuyée sur un amour conforme aux lois divines, ne se réalise pas d'un seul coup. Elle exige une longue préparation avant le mariage et des efforts soutenus au cours de la vie conjugale.

L'amour implique un enrichissement constant de la femme par l'homme et de l'homme par la femme. Mais cet enrichissement n'est possible qu'autant que l'homme et la femme ont su développer au maximum les qualités propres à leur sexe.

Ce ne sont pas seulement les corps qui sont sexués, ce sont aussi les esprits. Dieu a voulu que les deux sexes soient complémentaires, de telle sorte que les puissances du cœur masculin servent à l'épanouissement de l'âme

féminine, et que les délicatesses du cœur féminin pénètrent le cœur masculin de son infini dévouement.

C'est au cours de l'adolescence que l'homme et la femme doivent s'appliquer à développer au maximum les qualités propres à leur sexe, de telle sorte que la vie conjugale ne connaisse pas les insuffisances et les défauts qui en compromettraient le développement moral et spirituel.

En vue de la sanctification de la vie conjugale, jeunes gens et jeunes filles devront recevoir une formation susceptible de les aider à orienter leurs aspirations dans le sens voulu par la Providence.

L'avenir spirituel de l'amour est compromis pour peu que le jeune homme se soit laissé entraîner à la satisfaction des sens. Au lieu d'apprendre à dominer les appétits inférieurs pour les soumettre aux aspirations supérieures du cœur et des sentiments, il s'est donné des habitudes de jouissances personnelles et égoïstes, qui lui ont fait perdre à la fois le sens de la responsabilité sexuelle et celui du respect dû à la femme. Au lieu de développer au maximum la maîtrise de soi, laquelle implique la domination des instincts et facilite le développement des qualités supérieures de dévouement, il a laissé grandir en lui le plus brutal des égoïsmes, celui des sens. Bien loin de s'être préparé à l'exercice de l'autorité en commençant par se soumettre aux exigences de la loi morale, il s'est servi de sa puissance masculine pour séduire au lieu de protéger, pour imposer à la femme la loi du plus fort au lieu d'apprendre à respecter sa faiblesse.

Préparer la spiritualité conjugale, c'est se faire une juste idée des exigences de la vie morale par le respect de son propre corps et de celui de la femme; c'est garder dans leur pureté les puissances destinées à donner la vie aux créatures de Dieu ; c'est garder son cœur par amour anticipé de celle que l'on aimera un jour.

C'est une illusion de croire que l'amour ne peut commencer que le jour où les yeux rencontrent celle que l'on doit épouser. L'amour a des devoirs dès le jour où apparaissent les premiers symptômes de la sentimentalité. Le désir d'aimer et d'être aimé implique une préparation qui interdit à l'adolescent de se livrer à des actes qui scandaliseraient sa future épouse si elle venait à les connaître. Le fait qu'elle les ignore ne change rien à la gravité de la faute commise contre la fidélité qu'on lui doit, avant même de l'avoir épousée.

C'est au cours des années d'adolescence que le jeune homme aura à développer les qualités spécifiques de son sexe, celles sur lesquelles pourront s'appuyer l'épouse et les enfants : le courage au travail et la maîtrise de soi, la fermeté et l'autorité qui soutiennent, la droiture de conscience qui éclaire et dirige.

La préparation des jeunes filles à la spiritualité conjugale repose sur les mêmes principes que celle qui concerne le jeune homme. La jeune fille devra être réservée, c'est-à-dire se considérer comme « réservée » à celui qu'elle épousera un jour. Elle s'interdira les coquetteries provocantes et les flirts qui ternissent la pureté des sentiments. Elle développera au maximum, dans sa famille et dans les œuvres, les délicatesses d'un dévouement généreux et désintéressé.

Cette double préparation du jeune homme et de la jeune fille implique une juste appréciation des grandeurs de la vocation familiale. Si les candidats au mariage n'ont pas compris que l'amour est un don de Dieu, qu'il implique des devoirs réciproques, qu'il ne peut être conservé qu'autant qu'il se nourrit de préoccupations supérieures, que les joies qu'il comporte tendent à la procréation des enfants et non à la jouissance égoïste, que les enfants hériteront des habitudes morales de leurs parents

plus encore que de leurs qualités physiques, que l'éducation exige les plus hautes qualités de la part des éducateurs, jamais ils n'auront le courage d'entreprendre, au cours de leurs années d'adolescence, les luttes qui préparent les cœurs et les volontés au généreux accomplissement de la vocation familiale.

*
* *

L'amour conjugal, avons-nous dit, implique l'enrichissement mutuel des époux, ou, en d'autres termes, l'amour se nourrit des richesses de l'âme. La pauvreté morale et spirituelle des époux explique la plupart des défaillances et des échecs de l'amour, de ses maladies et de ses désillusions.

Dès lors que la spiritualité familiale repose sur les qualités et les vertus des époux, il nous faut maintenant considérer par quels chemins ceux-ci apprendront à conquérir ces qualités et ces vertus, s'ils veulent que leur union serve à leur sanctification mutuelle.

L'homme et la femme ne sont pas liés par le sacrement de mariage uniquement pour s'entr'aider matériellement au cours de leur vie mortelle ; ils le sont également pour sauver mutuellement leur âme et se soutenir dans les voies de la perfection.

Dès lors que l'amour est un don de Dieu, il ne peut être séparé de la sainteté. A ce point de vue, l'amour conjugal ressemble à tous les autres amours chrétiens. De même que le prêtre se sanctifie pour sanctifier les âmes qui lui sont confiées, les époux sont appelés à la perfection pour se sanctifier l'un l'autre et sanctifier leurs enfants. C'est pour réaliser cette œuvre suprême de la sanctification par l'amour qu'ils s'appliquent à se défaire de leurs défauts et à conquérir les vertus nécessaires à leur vocation.

L'amour chrétien ne se confond pas avec la passion. La passion est un instinct aveugle qui tend à la possession de l'être qui a su éveiller le désir. L'amour chrétien est fait de désintéressement généreux. Il n'est pas aveugle, mais clairvoyant. Il ne donne pas la première place au désir, mais soumet celui-ci aux exigences de la loi morale et aux délicatesses de la charité. La spiritualité conjugale implique donc la vertu de tempérance, laquelle, sans supprimer les appétits légitimes, les empêche de dévier et d'envahir le champ des puissances spirituelles.

Elle exige un effort de la part des époux pour conduire l'amour vers une harmonie très supérieure à celle des sens, l'harmonie des sentiments et des volontés. La tentation de l'amour conjugal, parce que les satisfactions des sens y sont intimement mêlées, c'est de s'y arrêter, de s'y enfermer, en quelque sorte, au risque de compromettre les efforts de désintéressement et de générosité sans lesquels il n'est pas de véritable amour. Beaucoup d'unions conjugales périssent parce que les jouissances des sens leur ont fait oublier les biens supérieurs de l'amour : l'enrichissement spirituel des époux, la procréation et la formation morale des enfants.

La vie conjugale connaît des épreuves morales qui sont destinées, dans la pensée de Dieu, à sanctifier l'amour et à l'élever en quelque sorte au-dessus de lui-même.

La vie commune a pour conséquence de provoquer des souffrances, du fait que chacun des époux a des défauts qui font souffrir l'autre. Ces souffrances doivent servir à la sanctification conjugale en augmentant la charité. De même que Jésus-Christ a souffert par le péché des hommes et a offert sa souffrance pour leur rédemption, de même, les époux doivent, à leur tour, offrir les souffrances provoquées par leur conjoint pour la sanctification de leur union.

Ce n'est pas à dire que le support mutuel soit le dernier mot de la spiritualité conjugale. De même que la charité du Christ s'efforce de nous guérir de tous nos maux, tant corporels que spirituels, la charité conjugale doit avoir pour conséquence l'effort généreux de chacun pour se corriger de ses défauts, et très spécialement de ceux qui font souffrir son conjoint et compromettent l'intimité et l'harmonie des cœurs.

Le pardon des offenses et la correction mutuelle des défauts ne suffisent pas. Il y faut ajouter la conquête des qualités et des vertus qui élèvent et sanctifient l'amour. Le premier devoir de l'amour conjugal, indépendamment de la naissance des enfants, qui peuvent être refusés aux époux par la divine Providence, c'est l'enrichissement spirituel des conjoints. Livré aux seuls désirs de la nature, l'amour finit par s'appauvrir et s'étioler. Il est pratiquement plus fragile et plus faible que l'enfant qui vient de naître, et c'est pourquoi il exige des soins particulièrement attentifs. Ces soins qui fortifient l'amour et le préservent du dépérissement ne sont autres que les qualités spirituelles de l'âme et, en premier lieu, l'humilité et la charité.

La spiritualité conjugale exige l'humilité, sans laquelle les époux ne sauraient jamais reconnaître leurs torts. Elle suppose un sincère et habituel examen de conscience, sans lequel jamais ils ne parviendraient à avouer leurs défauts pour s'en corriger ni à découvrir les qualités nécessaires à la conquête d'une union conforme à la perfection chrétienne.

Il va de soi que la spiritualité conjugale n'est possible qu'autant que les époux nourrissent dans leur cœur un même idéal moral et spirituel. Si l'un des époux se désintéresse de tout effort moral, les mérites de l'autre peuvent grandir, mais il ne peut plus être question de spiri-

tualité conjugale, mais seulement de spiritualité personnelle. Il convient cependant d'ajouter que les efforts spirituels de l'époux lésé ont aux yeux de Dieu une valeur d'autant plus grande qu'ils sont plus méritoires.

Les époux soucieux de mettre en valeur les grâces du sacrement de mariage appellent Dieu à leur aide par la prière et la réception des sacrements. Ils ne prient pas comme s'ils étaient seuls au monde et n'avaient à se préoccuper que de leur salut personnel, ils prient en commun et l'un pour l'autre ; ils s'approchent de la sainte table pour communier ensemble à Celui qui est seul capable de sanctifier leur amour.

*
* *

La spiritualité familiale implique une obéissance généreuse aux lois de la morale conjugale.

Cette morale veut que les époux multiplient généreusement le nombre de leurs enfants et n'acceptent une restriction quelconque que pour des raisons particulièrement graves susceptibles de compromettre l'évolution normale de la vie familiale. C'est le plus souvent parce que les époux ont restreint sans raison suffisante le nombre de leurs enfants qu'ils ont perdu les grâces du sacrement et compromis leur vie spirituelle.

S'ils ont des raisons valables de restreindre le nombre de leurs enfants, ils n'ont pas pour autant le droit de frauder la nature. Toute fraude contredit la morale parce qu'elle supprime les responsabilités qui accompagnent normalement l'acte conjugal, c'est donc à la continence que doivent s'efforcer les époux soucieux de pratiquer la vie conjugale dans sa perfection.

Que la continence exige des sacrifices souvent héroïques, nous n'en disconvenons pas, et c'est pourquoi les époux ne la pourront pratiquer que s'ils s'approchent souvent

de la sainte table pour y puiser la force que Jésus-Christ accorde aux âmes de bonne volonté.

Mais ce serait fausser toute l'économie morale que de supprimer un de ses préceptes sous prétexte que la pratique en est particulièrement difficile. Il en est de la continence comme de toutes les autres vertus. Il est des circonstances où leur pratique implique un courage héroïque : c'est le cas du soldat appelé à défendre sa patrie, celui du chef qui sera abattu s'il résiste aux passions populaires, celui du chrétien qui préfère la mort plutôt que de renoncer à sa foi.

La morale ne peut faire aucune concession, si tragiques que puissent être les circonstances où se trouvent engagés les individus, sinon elle cesse d'être la morale. Il reste que l'Église est pleine de commisération et d'indulgence pour la faiblesse humaine, et qu'elle est prête à pardonner autant de fois que le coupable reconnaîtra ses fautes et se montrera disposé à lutter pour se corriger.

Certains prétendent supprimer les difficultés en acceptant, sans autre examen, les conclusions d'une découverte récente, permettant de préciser les époques où la femme est naturellement inféconde. Grâce à cette découverte, précisent-ils, les époux peuvent s'unir sans avoir à craindre de nouvelles naissances et sans pratiquer la moindre fraude. Qu'il n'y ait pas fraude quand les époux s'unissent à une époque où la femme ne peut concevoir, c'est de toute évidence. Mais si ces sortes d'union deviennent un système, elles se transforment en une fraude immense, encore qu'aucune des unions particulières n'ait été en elle-même frauduleuse. Elles suppriment délibérément le but premier du mariage, qui est la procréation des enfants. Elles risquent de développer au maximum les appétits sexuels et de détruire peu à peu l'esprit de sacrifice et de générosité.

Ce n'est que dans des cas particuliers et pour éviter un plus grand mal, tel que serait la désunion des époux ou l'inconduite de l'un d'eux, la santé de la femme et beaucoup d'autres raisons importantes qu'il serait trop long d'énumérer ici, que la méthode nouvelle peut être tolérée sinon conseillée. Elle n'est en tout cas pas une méthode de perfection, mais seulement un pis-aller pour des cas particulièrement graves et difficiles.

∴

Si les époux doivent se sanctifier personnellement en vue de sanctifier leur amour mutuel, ils le doivent faire davantage encore pour sanctifier leurs enfants.

Ils ont, à proprement parler, charge d'âmes. Dieu confie à leur affection et à leurs soins des petits êtres sans intelligence et sans lumière morale, incapable de connaître les buts de la vie et de découvrir par eux-mêmes les chemins de la perfection. C'est aux parents qu'incombe la mission de former leur conscience et d'éclairer leur intelligence, de déposer dans leur âme le goût du bien et de former leur volonté pour les rendre capables de le pratiquer.

C'est pour réaliser cette œuvre magnifique, la plus grande qui ait été confiée à des mains humaines, que Dieu délègue aux parents ses propres attributs d'intelligence, de puissance, d'amour et d'autorité. Ces attributs doivent se conjuguer en vue de façonner l'homme et le chrétien de demain. Mais qu'adviendrait-il de ces puissances supérieures et de leur usage, si elles n'étaient éclairées par la pratique des plus hautes vertus morales ? L'intelligence ne servirait plus à pénétrer les passions naissantes de l'enfant pour distinguer entre celles qu'il faut réprimer et celles qu'il faut encourager ; elle serait incapable

de discerner le vrai du faux bonheur, valeur relative des biens de ce monde, comparés aux biens de la vie éternelle; elle jetterait la confusion dans la conscience de l'enfant en mêlant à son éducation toutes sortes de préjugés et d'ambitions humaines. La puissance destinée à procurer aux enfants les biens matériels et spirituels nécessaires à leur développement physique et moral se tournerait en excès et abus de toutes sortes. Le père, au lieu de travailler pour augmenter le nombre de ses enfants et subvenir à leurs besoins, en réduirait le nombre au minimum afin d'augmenter au maximum ses jouissances personnelles; la mère se fatiguerait promptement des peines et des labeurs exigés par la maternité et le soin d'une nombreuse famille. L'amour lui-même dévierait promptement de son but : au lieu d'être une puissance qui donne la vie et se transforme en dévouement, il se stériliserait promptement et se changerait en égoïsme, en cet égoïsme qui refuse l'enfant ou qui cherche dans la paternité d'un enfant unique un moyen de se satisfaire sans se sacrifier. Il n'est pas jusqu'à l'exercice de l'autorité qui ne subisse de graves déviations faute de lumières spirituelles. L'autorité est un pouvoir redoutable qui exige un grand désintéressement et une grande maîtrise de soi. Elle se change en excès ou en faiblesse quand celui qui l'exerce est plus occupé de sa tranquillité que du bien moral de l'enfant.

Les parents sont les délégués de la puissance souveraine de Dieu. Ils ne doivent se servir des attributs qui leur ont été confiés que comme Dieu s'en servirait s'il se faisait lui-même et directement l'éducateur de l'humanité.

C'est pourquoi l'usage de ces attributs implique un grand effort de sainteté personnelle. L'éducation n'est pas un système de commandements ou de défenses, une série de moyens plus ou moins ingénieux pour obtenir

l'obéissance de l'enfant, elle est avant tout une respiration, la respiration par l'âme de l'enfant de l'âme de ses parents. Elle est le résultat d'une atmosphère familiale. La pureté morale de cette atmosphère implique la pureté morale des parents. L'enfant ne connaîtra la loyauté et la justice que si ses parents pratiquent communément la loyauté et la justice. Il ne gardera la foi qu'autant que ses parents mettront en eux-mêmes toute leur confiance en Dieu. Il ne s'appliquera à pratiquer toujours le mieux que s'il est le témoin des efforts habituels de ses parents pour s'élever toujours plus haut.

Les parents ne peuvent donner à leurs enfants que ce qu'ils possèdent eux-mêmes. Si leur vie spirituelle est pauvre, celle de l'enfant le sera également. S'ils sont riches de tous les trésors de la vie morale et religieuse, ils déposeront tout naturellement dans l'âme de leurs enfants les trésors accumulés dans la leur.

∴

Ces considérations relatives à la spiritualité conjugale nous amènent tout naturellement à quelques considérations relatives à la piété des époux. Que cette piété doive être individuelle, c'est de toute évidence. Il est une formation de la conscience, une habitude de recherche du bien et d'union à Dieu, qui ne saurait être suppléée par l'amour que se portent mutuellement les époux, si sincère et profond que soit celui-ci. L'amour de Dieu doit dominer tous les sentiments quels qu'ils soient, tant l'amour conjugal que l'amour paternel et maternel. C'est dire que l'amour conjugal qui aurait pour conséquence de faire céder la conscience devant les exigences contraires à la morale serait en tous points condamnable.

L'amour conjugal ne doit jamais avoir pour effet de

diminuer mais bien d'augmenter les lumières de la conscience.

Ce n'est pas à dire que la piété des époux se doive borner à des efforts individuels. C'est, au contraire, faciliter grandement ces efforts que d'y ajouter les bienfaits d'une spiritualité commune, prières familiales, participation collective aux sacrements et très spécialement à la sainte communion. Le fait que les époux s'unissent pour demander ensemble à Dieu les grâces qui leur sont nécessaires aura pour résultat d'entretenir dans leurs âmes la charité chrétienne, sans laquelle l'amour humain aurait tôt fait de se heurter aux obstacles et aux égoïsmes de la nature.

Une coutume susceptible d'aider grandement l'union des cœurs est celle qui consiste à faire en commun l'examen de toutes les attitudes contraires à la bonne entente conjugale ou des fautes commises à propos de l'éducation des enfants. En agissant ainsi, les époux se délivrent promptement des misères qui compromettent la paix et l'union des cœurs en même temps qu'ils se donnent l'un à l'autre les lumières et les conseils qui les aideront à mieux élever leurs enfants.

Encore qu'une pudeur légitime retienne souvent sur les lèvres des époux l'expression de leurs sentiments religieux, il est cependant à souhaiter qu'ils aient assez d'intimité pour se faire part de leurs aspirations morales et religieuses. Ils s'apporteront ainsi une aide mutuelle pour monter plus haut et réaliser l'union idéale, celle des cœurs aspirant à l'unité dans le sein de Dieu.

Abbé J. Viollet,
Directeur de l'Association du Mariage Chrétien.

La charité dans la famille

Il est entendu que nous sommes tenus d'aimer tous nos frères, sans exception. Mais non, nécessairement, de la même manière. La charité suit un ordre exactement prévu par la Providence. Placés au centre de circonférences de plus en plus amples, nous ne pouvons atteindre la limite extrême qu'en nous exerçant de proche en proche, dans les cercles les plus voisins.

Le premier de ces cercles est celui de la famille.

Considérée dans le plan divin, la famille n'est pas autre chose que l'institution providentielle destinée à perpétuer la vie humaine dans le monde, jusqu'à la fin des temps. Aussi a-t-on pu dire en raccourci : La famille, c'est la vie. Pour faire éclore une vie nouvelle ici-bas, il faut être deux en un. Et pour protéger le petit enfant qui vient de naître, pour le défendre contre les ennemis qui rôdent autour de sa frêle existence, pour lui assurer sa subsistance, l'élever, pourvoir à son éducation, une collaboration durable du père et de la mère est en outre nécessaire. Sans union intime, profonde, indestructible, les fins providentielles du mariage ne sauraient être atteintes.

Voilà pourquoi, lorsque, échangeant leur volonté de consentement, un homme et une femme se donnent l'un à l'autre dans la société conjugale, de par la volonté divine, leur union est scellée pour toujours. Quoi qu'il advienne, il ne leur sera plus permis de se retirer. La

main de Dieu, auteur de la nature, qui donne au lien conjugal son caractère sacré, les tient mystérieusement enchaînés.

Telle est la doctrine expresse de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *Quiconque renvoie son épouse et en prend une autre commet un adultère* (1). L'Église l'a solennellement proclamé au Concile de Trente : *Si quelqu'un dit qu'à cause de l'absence systématique d'un époux le lien du mariage peut être rompu, qu'il soit anathème* (2). Et le Souverain Pontife d'ajouter dans l'encyclique *Casti Connubii* : « Si l'Église ne s'est pas trompée, et si elle ne se trompe pas, quand elle a enseigné et quand elle continue à enseigner ces choses, et s'il est certain, en conséquence, que le lien du mariage ne peut pas même être rompu par l'adultère, il est évident que toutes les autres causes beaucoup plus faibles de divorce, que l'on a coutume de présenter, ont bien moins de valeur, et qu'il ne faut en tenir aucun compte (3). »

Mais alors qui va pousser le jeune homme, fier de son indépendance, et la jeune fille, heureuse de sa tranquillité, à quitter la maison paternelle, où ils vivent sans soucis ni charges bien lourdes (en tout cas sans responsabilité), pour s'associer en vue d'une œuvre pareille, au sacrifice de leur liberté?

Personne, sinon eux-mêmes. Ou plutôt ce quelque chose de terrible et de délicieux que le Créateur a déposé en eux, et qui s'appelle l'amour. L'amour! Union de deux cœurs. Appel de deux vies. Donation réciproque de deux êtres faibles, qui éprouvent une joie sans égale à se soutenir mutuellement.

(1) Luc, XXVI, 18.
(2) *Conc. Trid.*, sess. XXIV, c. v.
(3) Éd. de « La Pensée Catholique », p. 45.

Si la famille c'est la vie, le principe et le fondement de la famille est donc l'amour. A lui de rapprocher les époux, de maintenir l'intimité de leur union, d'assurer leur collaboration fidèle à l'œuvre de Dieu, de susciter la tendresse et la fermeté nécessaires à la bonne éducation de l'enfance. Et, au surplus, de créer au foyer domestique l'atmosphère familiale, dont nos âmes, blessées par les hautes luttes de la vie, ont si grand besoin.

Mais, fondée sur l'amour, le simple et déjà si magnifique amour humain, la famille sera-t-elle semblable à la demeure solide de l'Évangile? *Et l'averse est descendue, les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'est pas tombée, car elle était fondée sur la pierre* (1)...

Bien naïf, qui voudrait le prétendre. Dès que l'on entre dans le domaine, précis et positif, des réalités, d'autres conclusions ne tardent pas à s'imposer à notre jugement. Point nécessaire de se documenter dans le trouble répertoire du roman contemporain. Il suffit d'ouvrir les yeux.

Pour que l'amour humain fût en état de supporter sans affaissement l'édifice de la famille, il devrait, pour le moins, s'avérer fidèle et persévérant. Or l'expérience est là pour nous apprendre que ce n'est point son fait. Rien ne ressemble davantage à un feu de paille.

A l'heure enchantée des fiançailles, l'illusion se conçoit. On se flatte d'avoir de quoi se passer de la grâce de Dieu pour s'aimer toujours, sinon pour se supporter, après s'être donné l'un à l'autre avec passion. Mais croire cela, croire que l'on pourra « s'aimer au terme du voyage, comme au départ de ses vingt ans », ce n'est pas même penser en païen. Car les païens ont écrit sur la fragilité

(1) *Matth.*, VII, 25.

de l'amour des pages que nous ferions bien de méditer.

Fragile, l'amour! Parce que la beauté dont il s'inspire est naturellement éphémère. Une fleur, aujourd'hui dans son éclat, flétrie demain. Impitoyablement, le temps fait son œuvre. Il ternit les couleurs de la jeunesse, blanchit nos cheveux, dégarnit nos tempes, ride nos fronts, durcit nos traits, courbe nos épaules... Après la joie radieuse des premiers jours, vient la révélation de défauts insoupçonnés. On croyait avoir épousé une pure perfection. Hélas! les perfections ne sont pas de ce monde. Nous sommes tous enfants d'Adam, tous héritiers de la déchéance originelle. Bon gré mal gré, il y aura donc des angles à arrondir, et des saillies à supporter. Épreuves légères, soit, mais continuelles, auxquelles on ne résiste pas toujours aisément. D'autant que l'inconstance de nos cœurs a vite fait d'oublier ses serments, pour risquer de nouvelles aventures. Le R. P. Robilliard l'a dit en très bons termes, tout récemment, ici même :

> De terribles égoïsmes et des caprices sans nombre risquent de tout ruiner. Les exigences sont multiples si l'on veut réaliser exactement l'adoption mutuelle des vies en leur tout et en leur détail : l'exacte société sans désertion, l'assiduité à la table commune, la cohabitation fidèle, l'intimité morale, la surveillance des caractères, l'acceptation des différences et des divergences inévitables, le respect des personnalités, autant d'obligations strictes, pour qui veut atteindre l'idéal entrevu (1).

Ajoutons les *tribulations de la chair*, que nomme saint Paul. Les charges auxquelles, dans le mirage d'un beau rêve, on n'avait pas songé. On s'était embarqué à deux pour un pays enchanté. On croyait aborder à Cythère. Et l'on se retrouve, au réveil, à deux sans doute, mais en

(1) J.-A. Robilliard, *La grâce des noces chrétiennes*, dans *La Vie Spirituelle*, 1935, t. XLII, p. 231.

face d'un devoir exigeant. Le père obligé de travailler dur et d'augmenter sa peine à mesure des accroissements de sa famille ; la mère exposée à la souffrance renouvelée des maternités successives, obligée à des renoncements sans fin de jour et de nuit, liée étroitement à ses petits « crampons », qui ne lui laissent plus de liberté.

L'amour des premiers jours résistera-t-il à ces épreuves? Peut-être, si celles-ci ne sont pas trop dures : si les caractères des époux s'harmonisent suffisamment pour éviter des désaccords trop criants ; si les occasions de froissement ne se multiplient pas outre mesure ; si les soucis de la subsistance quotidienne ne tournent pas à l'obsession ; si la santé du père et de la mère résistent à la tâche ; surtout si le « démon de midi » ne vient pas secouer trop rudement la petite hutte du foyer familial. Mais en combien de cas la disproportion ne sera-t-elle pas trop grande entre ce que l'on exige de l'amour et ce dont l'amour est capable! Alors, au lieu de la fusion des âmes, viendront les disputes, les accès de colère, le transport des passions, la recherche physique du plaisir allant de pair avec l'oubli de la loi de Dieu, les inquiétudes et les troubles de conscience, la désertion des sacrements, la diminution de l'esprit chrétien, voire l'abandon de toute pratique religieuse et la perte de la foi, dans une lassitude désespérée.

Ce tableau n'est pas poussé au noir. Tous ces traits sont empruntés à la réalité. Ils suffisent à nous édifier. Non, abandonné à lui-même, le simple amour humain n'est pas un fondement solide. Si fort qu'il soit au début, il court le risque de succomber à tout instant. Construite sur ce fondement, la famille n'est pas comparable à la maison construite sur le roc. Elle ressemble bien plutôt à la maison bâtie sur le sable. *Et l'averse est descendue, les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et se sont*

déchaînés contre cette maison, et elle est tombée, et grande fut sa chute (1).

***

Voilà pourquoi il faut à l'amour humain une garantie et un prolongement surnaturels, et que Notre-Seigneur, comme à Cana, soit pieusement invité aux noces humaines.

Après avoir béni par sa présence, pendant sa longue vie cachée, la famille chrétienne préfigurée en perfection à Nazareth, et proclamé si haut l'indissolubilité du lien conjugal, comment ne ferait-il pas tout le nécessaire pour affermir l'institution du mariage, destinée à accroître son Royaume? Soyons sans crainte. Rien de ce qui touche aux sources vives de l'humanité n'est étranger au Dieu fait homme. Par son sacrifice, il a tout renouvelé à la racine. De là, cette transformation étonnante que nous professons, sans toujours nous en rendre bien compte, en disant que le mariage est un sacrement. Dès qu'un chrétien est en cause, point de mariage légitime ni valide possible, qui ne soit, à la fois, le symbole sacré de l'union du Christ avec l'humanité rachetée, et (en vertu même de ce symbolisme) une source permanente de force (2). Or la grâce propre de ce sacrement consiste à repétrir l'amour humain, en y introduisant le ferment de la charité, pour le rendre capable des plus hautes réalisations.

Le premier résultat de cette opération surnaturelle invisible sera une entière soumission à la volonté divine. Étant essentiellement accord de notre volonté avec la

(1) *Matth.*, VII, 27.

(2) Cfr le très bel article du R. P. Robilliard : *La mystique du mariage chrétien*, dans *La Vie Spirituelle*, 1935, t. XLII, pp. 113-126.

volonté de Dieu, la charité ne saurait, sur ce point, souffrir de concession, sans se renier elle-même. Son premier souci sera toujours de ne point offenser le bon Dieu, et de respecter les lois très bonnes et très sages qu'il nous a données, en disant : *Si vous m'aimez, observez mes commandements*.

Par le fait même, les époux chrétiens ramèneront l'idée qu'ils se font du mariage à la pensée et aux intentions de Dieu. Lorsqu'ils auront saisi que, en se donnant l'un à l'autre, ils reproduisent symboliquement l'union du Christ et de l'Église, ils comprendront sans peine que le mariage n'est pas une société capricieuse, fondée sur des charmes fragiles, dans laquelle toute licence serait permise. Il leur apparaîtra plutôt, suivant la gracieuse définition de saint François de Sales, comme « la pépinière du christianisme, qui remplit la terre de fidèles, pour accomplir au ciel le nombre des élus ». Et ils reconnaîtront loyalement que, si cette fin ne peut être atteinte, il faut avoir le courage de vertueuses abstentions.

Dès lors, la vie à deux ne sera plus menacée sans cesse de devenir une lamentable glissade vers le péché, une occasion de chutes perpétuelles. Mais un ministère sacré, exercé dans l'honneur. Viennent les épreuves, les difficultés, les luttes. Ils n'en seront pas surpris. Partout et toujours, la vie chrétienne est un combat. Pourquoi échapperaient-ils à la loi commune? Le chemin qui s'ouvre devant eux, et qui doit les mener jusqu'aux plus hautes cimes de l'amour, est tel que Notre-Seigneur lui-même l'a décrit : étroit, montant, rocailleux. Qu'importe? Appuyés l'un sur l'autre, ils le graviront d'une marche sûre de montagnard, la tête haute, le pas égal. Plus de troubles, plus de vertiges. Mais la conscience heureuse du devoir accompli, le sentiment de plénitude et de paix profonde qui s'empare de nous au moment précis où

nous nous donnons au bon Dieu sans compter, la joie de pouvoir se dire, en toute vérité et reconnaissance, que l'on accomplit sa vocation.

En élevant l'amour conjugal à une pareille hauteur, la charité lui assure, du même coup, une stabilité parfaite. Il se fondait sur des qualités changeantes. A présent, il plonge ses racines jusqu'en Dieu. Car c'est la volonté de Dieu que les époux soient unis par le plus profond amour. Quoi de plus encourageant pour un chrétien et une chrétienne, que de savoir qu'ils peuvent s'aimer et réaliser la parfaite union des âmes, en accord avec la volonté de leur Père céleste, qui protège et bénit leur tendresse, pourvu qu'elle demeure dans de justes limites, jusque dans « ses retentissements sensibles » ? « Ni toi ni moi, peuvent-ils se dire, avec le lieutenant du vaisseau Dupouey, nous n'avons besoin de choses compliquées... Nous avons la Loi de Dieu qui contient tout l'Art, toute la Philosophie et toute la Jurisprudence. Oh ! qu'il est bon d'être amis quand c'est le Dieu de toute bonté qui a préparé cette amitié, et n'est-ce pas merveilleusement doux, que, malgré nos faiblesses, il ait daigné nous faire une loi de cet attachement et la vouloir avec nous?... Combien il est bon de penser que l'ordre du mariage ne contredit pas l'ordre du monde (1). »

Au surplus, la charité, qui subordonne l'amour des corps à celui des âmes, vise à dépasser les apparences sensibles, pour atteindre la beauté cachée, que l'âge ne saurait altérer. Elle prend son plaisir dans la considération des qualités spirituelles de l'intelligence et du caractère. Mais avant tout, avant même les dons de

(1) P. Dupouey, *Lettres de guerre.*

l'esprit et la noblesse du cœur, elle cherche la surhumaine beauté qui vient des communications surnaturelles de la grâce. Lorsque deux chrétiens vivent de leur foi, celle-ci réalise entre eux une harmonie de pensées, de vouloirs, de sentiments, qui domine, en les absorbant, toutes leurs dissonances. Une ressemblance intime, durable et croissante, les rapproche de jour en jour. Ils sont les deux enfants du même père, ils tendent vers le même but, ils vivent d'une même vie, ils accomplissent un même service, ils gravissent la même pente.

Par ailleurs, la charité, qui estime avec Notre-Seigneur, qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir, nous désapprend à rechercher égoïstement notre bien propre. *Patiente, bénigne, lente à s'irriter, prompte à pardonner*, elle prévient, écarte, efface les malentendus, dont l'amour-propre ferait des montagnes. En rendant l'amour juste, miséricordieux et patient, elle rappelle que, nul ici-bas n'étant parfait, c'est dans la vie à deux qu'il faudra surtout pratiquer le conseil de l'Apôtre : *Portez les fardeaux les uns des autres*. A la place des querelles domestiques, elle introduit l'esprit de bienveillance et de conciliation, qui *excuse tout, espère tout, supporte tout.*

Il ne reste plus, dès lors, à la charité qu'à éclairer l'amour paternel et maternel, et à les préserver des faiblesses auxquelles ils sont exposés.

Elle commencera par imposer silence à l'égoïsme sans noblesse qui tend à voir dans l'enfant un petit intrus, contre lequel il importe de se mettre en garde. Loin d'être une complication au regard de calculs myopes, l'enfant n'est-il pas appelé à devenir le signe sensible et immortel du don sans réserve ? La charge qu'il impose au ménage stabilisera le navire en marche vers des cieux nouveaux. Sa venue sera saluée avec transport, Pour lui faire accueil,

les âmes battront à l'unisson. Après avoir concentré sur son petit corps fragile les ravissements du père et de la mère, il deviendra leur principal souci, le sujet de causeries interminables, le point de rencontre et de fusion des travaux de l'un et des sacrifices de l'autre.

Bientôt cependant l'enfant grandit, — toujours trop tôt au gré de la maman, — tandis que d'autres petits frères ou d'autres petites sœurs se succèdent dans le berceau à roulettes de bois, garni de dentelles et de rubans bleus. La charité, qui ne saurait oublier les droits de Dieu, réclame pour le Père céleste le premier balbutiement de ses lèvres innocentes, le premier éveil de sa raison. Jésus, le petit Jésus, le sage enfant de Nazareth, devient ainsi de bonne heure l'invisible compagnon et l'inévitable témoin du petit chrétien, qui commence à faire, sous le regard de sa mère, la découverte du double monde de la nature et de la foi.

Hélas! ce petit chrétien, rempli de défauts mignons, doit tout apprendre pour vivre dans la rectitude et dans la lumière. Ses jeunes parents ne l'oublieront pas. A leurs yeux, l'enfant, investi par le baptême d'une dignité divine, ne saurait être le jouet d'un amour capricieux et sot. Dépôt précieux confié à leur sagesse non moins qu'à leur tendresse, il s'agira de le préserver contre les influences perverses embusqués autour du foyer. Une vigilance attentive et un dévouement inlassable devront accompagner ses progrès, exciter son ardeur, combattre ses mauvais penchants, favoriser ses bonnes dispositions, encourager son jeune enthousiasme. En un mot, l'*élever*.

Les vertus ne s'acquièrent qu'au prix de recommencements sans fin. Il y aura des moments où, conscients de leur autorité, les parents se verront tenus de résister à des larmes, à des intimidations, voire à des trépignements de colère. La charité leur apprendra à posséder

d'une main ferme, sans emportement ni faiblesse, les rênes du gouvernement.

Lorsque l'éducation se sera attachée à la préservation morale et à la correction des défauts, elle ne s'en tiendra cependant pas encore pour satisfaite. Corriger un enfant des écarts qui contreviennent le plus désagréablement au « bon usage », c'est quelque chose. Mais enfin, il faut surtout le préparer à mener vaillamment les beaux combats de la vie. N'oublions pas que les « bons petits », que nous regardons avec fierté, sont destinés à porter un jour de lourdes responsabilités. Ils ont besoin qu'on les prépare à occuper, — ne disons pas une situation brillante, ce serait prétentieux et vain, — mais un de ces postes avancés, où l'on sert le bon Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, et où l'on travaille efficacement au bonheur de ses frères (1).

Il va sans dire que toutes ces leçons s'enseigneront surtout par l'exemple. Exiger la fidélité au travail, la probité, la générosité, quand on n'est soi-même préoccupé que de son plaisir et que l'on ne répugne pas à suivre des voies tortueuses, autant prêcher dans le désert. Les enfants ont vite fait de démasquer les paroles hypocrites. Ils ne se laissent gagner que par les convictions sincères. Heureux seront-ils si, pour s'encourager à pratiquer la modestie, la justice, le dévouement, la bonté sous toutes ses formes, il leur suffit d'évoquer l'image chérie de leurs parents.

Spectateurs quotidiens de leurs vertus domestiques, insensiblement ils se créeront des habitudes analogues.

(1) Cfr, sur ce point très important de l'éducation de la charité, Thellier de Poncheville, *Tout l'Évangile dans toute la vie*, Paris, 1935, pp. 69-93.

Leur exemple s'imposera à leur âme, comme un programme d'honneur, auquel il est impossible de se dérober sans forfaiture. Ne concevant pas que l'on puisse vivre autrement que les modèles contemplés si longtemps de leur jeune regard, l'idée de certaines bassesses ou de certains calculs leur paraîtra à peine concevable. Ils sentiront que leur devoir est de se hausser jusqu'à l'idéal de vie chrétienne qui leur fut si tendrement présenté. Aux moments difficiles, quand il s'agira de tendre leur volonté, de durcir leur cœur, de résister à la tentation de découragement, ils puiseront dans les beaux souvenirs de leur enfance la force nécessaire pour triompher de tous les obstacles. Et le jour où, à leur tour, il leur sera donné de fonder un foyer, tout naturellement ils auront à cœur de suivre fidèlement les leçons de la maison natale. Ainsi se forme la continuité de la famille. Le plus beau patrimoine qui se puisse transmettre à des enfants est ce lot de généreuses pensées, cette image d'intégrité et d'honneur appelée à revivre de génération en génération sous les traits du visage paternel. En fin de compte, pour achever son œuvre, la charité se fera donc gardienne des traditions vénérables. La noblesse qu'elle confère de la sorte, aux plus modestes comme aux plus grands, l'emporte sur toute autre. Tout y est vrai, solide, digne et désintéressé. La seule fierté qu'elle inspire est d'appartenir à une souche où le bon Dieu est premier servi.

*
* *

Les parents ont vieilli.

Une couronne d'enfants et de petits-enfants les entoure. Tendrement unis, comme au jour lointain de leurs épousailles, la main dans la main, ils écoutent religieusement retentir, au soir de leur vie, les cloches de l'éternité.

Parce qu'ils se sont confiés à la charité, leur amour ne les a pas trompés. Ils ont bâti leur maison sur le roc de la parole du Christ. Elle est solide et ne croulera pas.

Leur âme déborde de la grande paix du devoir accompli. Le capital de tendresse et de vertu qui avait été déposé entre leurs mains juvéniles a déjà produit cent pour un. Jour par jour, la charité a tressé entre leurs âmes ses liens indestructibles. Ils résisteront aux séparations temporelles, en assurant, après le premier départ, d'incessants échanges de pensée et d'affection. Dieu, qui les a bénis, les consacrera dans la Béatitude pour l'éternité.

Fribourg.

F.-M. Braun, O. P.

Ce Sacrement est grand

L'avons-nous crue vraiment cette parole de saint Paul lorsque, dans la ferveur de nos amours humaines, nous tournions allègrement cette page de notre vie? Il faut bien le dire : nombreuses sont les âmes qui, en abordant le mariage, éprouvent au fond d'elles-mêmes un malaise spirituel, l'impression plus ou moins vague de capituler, de consentir à un mode de vie qui renonce implicitement à l'ascension des hautes cimes. Et ceux qui les entourent, par leurs paroles ou leur exemple, ne contribuent guère à les détromper.

Mais la grâce est là, patiente, fidèle, qui n'oublie pas les générosités passées. Mais Notre-Seigneur est là, qui sait ce qu'il y a dans l'homme, et que l'homme corrompt tout ce qu'il touche, et que l'homme se sert en croyant servir. Un jour, aux heures où l'âme sort de sa gangue charnelle, il fera réentendre l'appel nouveau. Mais sera-t-il temps encore? La vie de l'homme est si courte, il est si facilement l'esclave de ce qu'il s'est créé!

Heureux ceux qui découvrent dans la fraîche allégresse, la main dans la main, et leurs âmes unies en Dieu, la grandeur de leur vocation! Heureux encore ceux qui la redécouvrent à temps, dans la possibilité d'une longue et féconde vie toute consacrée au Seigneur! Heureux ceux qui préparent dans la plénitude de l'Amour les Saints de l'Avenir! Heureux surtout ceux qui, l'ayant entrevue dans la joie des commencements, y persévèrent dans la bonne et la mauvaise fortune, jusqu'à s'y ensevelir s'il le faut!

⁂

Mais ce n'est pas en un jour qu'on découvre dans sa plénitude une telle vocation; ce n'est pas en un jour qu'on la réalise. Plus d'un danger nous guette, nous autres qui plongeons dans le monde et sur qui le monde sans cesse déferle. Et sans parler des tentations grossières, il en est de subtiles qui se glissent jusqu'au meilleur de nous-mêmes. Comment échapper à la tentation de faire servir le Christ lui-même à notre bonheur humain, de ne garder d'aspirations religieuses que ce qu'il faut pour embellir notre vie, l'enrichir; pour donner à sa tonalité souvent prosaïque une note piquante de spiritualité, à notre amour humain une garantie d'éternité, ou encore pour étayer notre stabilité humaine sans cesse croulante, pour y trouver un refuge dans nos échecs, dans nos ennuis, dans nos souffrances. Nous servir.

Mon Dieu, aidez-nous à percer ces édifices de mensonge dans lesquels nous savons si bien nous enfermer. Aidez-nous à découvrir une vie religieuse vraie, active dans notre foyer, une vie qui nous achemine sûrement vers la plénitude en vous. Pourquoi sont-ils si rares les saints de la famille? La sainteté serait-elle réservée à ceux qui vous cherchent loin du monde, dans la solitude du cœur? Ne serait-ce pas plutôt que peu d'âmes savent découvrir dans le mariage leur vraie vocation? qu'ils croient plus facile une voie de toutes la plus périlleuse? Mon Dieu, aidez-nous à découvrir notre vie familiale comme une grande *vocation*, avec ce que tout cela implique de don de soi, de dépassement continuel, de croix courageusement acceptées.

⁂

Cela, nous savons l'entrevoir parfois : au cours d'une réunion, d'une retraite, d'une prière plus fervente. Mais

repris bientôt par les mille occupations de la famille, de la tâche de chaque jour, nous nous laissons emporter par le torrent des soucis où Dieu n'entre guère. Aussi n'est-il pas rare que chacun aspire, selon la mesure de son désir de Dieu, à fuir seul, pour un temps au moins, vers ces lieux de silence et de contemplation où l'âme s'élève à Dieu dans le vide de toutes choses. Même, ne nous arrive-t-il pas parfois, ô ironie! de jeter un regard d'envie vers ces célibataires qui, plus libres, font un apostolat qui nous semble plus spécifiquement religieux, et peuvent consacrer à la prière, à la méditation, un temps que nous n'avons plus? — De là on en vient vite, sinon explicitement, du moins implicitement, à considérer comme un obstacle à la sanctification ce qui justement en est le seul moyen. Et si nous savions nous écouter dans nos conversations, observer nos réactions intimes vis-à-vis des nôtres, interpréter nos impatiences, nos lassitudes et nos aspirations, nous aurions tôt fait de voir à quel point nous sommes loin encore d'avoir découvert par l'intérieur une vocation qui semble extérieurement toute réalisée.

***

Bien peu savent découvrir dans toute sa profondeur leur vocation familiale, la valeur sanctifiante de ces occupations matérielles qui prennent le meilleur d'une journée : préparer des repas, tenir un ménage, penser au lendemain, s'occuper toujours de choses futiles, ou sérieuses, mais dont le terre-à-terre contraste avec nos aspirations spirituelles. C'est peut-être qu'ils n'ont pas su, ne disons pas les « accepter », mais les entreprendre comme un travail positif, voulu de Dieu, incarnation nécessaire des réalités spirituelles. Ils cherchent secrètement à s'en « débarrasser », pour après être « plus libres »,

faire ce qui leur plaît, ce qui flatte davantage l'intelligence et la sensibilité, ce qui répond mieux à la conception plus ou moins romanesque qu'ils se font de la vie religieuse. Faut-il s'étonner alors si ces occupations pèsent, énervent, enlèvent le recueillement et l'esprit d'union à Dieu?

Certes, nous savons nous y intéresser, à ces mille petites choses de la vie familiale, et parfois même plus qu'il ne faudrait : nous raffinerions à l'occasion tel plat qui nous plaît, nous nous attarderions à embellir notre intérieur, à nous amuser avec nos enfants, mais avec le sentiment *très juste* d'un laisser-aller, d'une concession à notre caprice, d'un manque envers Dieu.

Pour découvrir dans nos occupations familiales une richesse spirituelle, il faudrait d'abord les voir dans un esprit surnaturel, ne leur donner ni trop, ni trop peu de place en notre âme, leur laisser leur exacte importance. Il faudrait, par un grand esprit de foi et d'amour, les aborder au point de profondeur juste où elles se relient entre elles et à l'œuvre que Dieu nous commande.

Alors seulement notre vie si dispersée pourra s'unifier, et le détachement, la grande force d'amour qu'elle requerra de nous, nous achemineront au royaume de la Présence. Alors seulement nous serons dans notre voie; notre foyer pourra devenir un milieu rayonnant de charité chrétienne, une cellule spirituelle, levain actif dans la pâte si lourde du monde.

*
* *

Certes, embrasser cette vocation avec une ferveur qui étreint le réel dans toute sa profondeur, qui épouse toutes ses exigences, conduit vite aux plus douloureuses abnégations. Il faut très vite arriver à s'oublier complètement,

à faire taire ses goûts les plus impérieux, les plus légitimes peut-être. Renoncer aux apostolats plus visibles, plus excitants, qui exigent une grande indépendance et des conditions de vie plus souples. Renoncer s'il le faut à ces moments de calme repos où l'âme s'élève à Dieu dans le silence, aux longues prières, aux lectures spirituelles peut-être, ou à la participation fréquente au Saint-Sacrifice et à l'Eucharistie. Renoncer dans un actif et douloureux sacrifice d'amour, non par un lâche abandon. Alors, l'âme privée de ces soutiens si utiles pour la faiblesse humaine se sent parfois toute languissante, toute vide de Dieu. Lourde croix, qui écrase ceux qui n'ont pas assez de foi pour croire que la grâce de Dieu suffit à l'âme de bonne volonté. Mais l'âme qui a un peu d'amour surnaturel, ces durs moments la rapprochent bien plus de Dieu que la retraite la plus fervente faite en dehors de sa volonté. Peut-être à la fin de ses jours lui sera-t-il donné la joie ineffable d'une belle réussite, la récompense visible de tant de soins et d'amour; peut-être verra-t-elle ses enfants autour de sa table comme de jeunes plants d'olivier, prémices de sainteté. Mais peut-être aussi lui faudra-t-il pousser plus loin encore sa foi pour être conduite aux profondeurs d'amour, unie au mystère de la Passion divine : accepter une existence terne et une vie qui finit dans l'oubli, l'effacement, et sans même avoir vu lever la semence jetée généreusement.

Ainsi mourut Notre-Seigneur.

***

Mais quand le grain meurt, lève la jeune pousse, promesse de résurrection, espérance de moissons futures.

GEORGES GALICHET.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Hommage à Thomas More

Thomas More ne mérite pas seulement que nous révérions son martyre; sa vie entière, modèle de sagesse chrétienne entée sur un fond solide de sagesse naturelle, réclame notre méditation.

De cette vie, pourtant, je ne dirai rien : elle a été racontée avec un charme et une intelligence inimitables par l'homme qui était le mieux fait pour comprendre ce saint humaniste : l'abbé Henri Bremond. Je me contenterai de noter, en marge de cette biographie définitive, quelques impressions personnelles.

∴

L'esprit de Thomas More pose un problème apparent. Curieux spectacle, ont dit plusieurs, que ce sceptique, voire ce révolutionnaire (songeant à *Utopia*) mourant pour la foi et la tradition... La solution, c'est que More n'avait donné au scepticisme que peu de chose, aucune réalité essentielle. Ceux que le problème embarrasse opposent la mort de Thomas non à sa vie totale, mais à quelques propos, aux propos amusés de la république de Nulle-Part. Or, c'est la mort qu'il faut fixer, comme un phare qui éclaire tout le passé. Elle n'est, cette mort, à la fin, qu'en apparence. Elle est, de fait, centre, synthèse et explication. Tout ce qui n'y concourt pas, tout ce qui

ne s'y accorde pas est illusoire, inexistant. Et voilà tout. La mort de Thomas est l'acte de sa vie :

But Death, intenser death is Life's high meed.

Thomas More n'a jamais cessé d'être un saint.

*
* *

C'était un homme aimable : « Il n'est aucune des choses de ce monde », dit Érasme, son plus tendre ami, « qui ne lui donne du plaisir, même les plus sérieuses. Est-il avec des savants : leur intelligence le ravit; avec des sots : leur folie le réjouit... Dès son enfance, il aimait tant les bons mots qu'il ne paraissait avoir été mis au monde que pour en faire... Il est aimable, toujours de bonne humeur, et met en joie tous ceux qui l'approchent. » Saint Thomas More : qui sait si cette canonisation ne va pas détruire une légende imbécile, celle de la vertu ennuyeuse? Il aimait les lettres, les tableaux, les jardins, la famille, l'amitié et les bêtes — dont il avait dans sa demeure les exemplaires les plus inattendus.

Sa simplicité était grande. Il n'avait jamais eu d'ambition, sauf peut-être de bien savoir le grec, et n'était venu aux honneurs que contraint par son roi. Il assiste ce prince au Camp du Drap d'Or, mais rien n'est plus loin de son cœur que ce faste, et, pour une fois, nous pouvons bien croire qu'il parle sans sourire quand il donne au roi d'Utopie, pour unique symbole, une gerbe de blé.

C'était un bon économiste : trois siècles avant John Ruskin, il avait compris qu'il n'y a ici-bas qu'une richesse : l'homme. « Mon opinion, dit-il, c'est que toutes les richesses du monde ne valent pas une vie humaine. »

*
* *

More, avant son premier mariage, avait — sans vœux — vécu pratiquement la vie d'un chartreux, pendant

quatre ans. Son mariage, par la suite, est regardé par les anglicans comme une manière de conversion à une théologie plus humaine. Sur les conseils d'esprits pondérés, le voilà délivré de la superstition... Nous ignorons pourquoi il a choisi le mariage, ou plutôt, nous n'avons pas besoin d'explication : il a suivi sa grâce. More a toujours été lui-même, avec force et sans fracas : seul du royaume, avec John Fisher, il refuse le serment qui fait du souverain Barbe-Bleue le pape d'Angleterre, parce que sa conscience « voyait la vérité d'un autre côté ». Peu importent les abbés, les abbesses, tous les prélats et les évêques du pays, qui prêtent le serment. Ça les regarde. More ne songe pas même à les blâmer; il obéit à sa loi intérieure. Il n'a pas fait autrement en renonçant à la vie monastique : ça n'était pas sa voie de mourir au monde. Quand ce sera sa voie de mourir à la terre, il la suivra allègrement.

***

D'ailleurs, que les ennemis de l'ascétisme ne se réjouissent pas trop. Thomas More n'a jamais oublié sa vie de chartreux amateur. Sous les plaisanteries, sous les joyeux propos, sous le train de grand seigneur (quand sa charge l'exige), subsiste une vie sévèrement réglée : la messe quotidienne, les oraisons prolongées, la discipline et ce cilice dont sa fille bien-aimée, Margaret, connaît seule le secret. Non, vraiment, il n'était pas détaché des superstitions romaines; il croyait à la vertu de la souffrance et prépare son martyre.

Il faut y insister : More est beaucoup plus qu'un bon, qu'un excellent chrétien : c'est un ascète et un mystique. Ami des livres, soit : il donne plus à Dieu qu'à Platon. Près de sa librairie s'ouvre la chapelle où il s'absorbe de longues heures. Aux prières courantes du soir et du matin il aime ajouter les psaumes de la pénitence, les litanies et ces sobres et brûlantes prières qu'il compose. Chancelier, il continuait de chanter au lutrin comme un

clerc, revêtu du surplis, et le duc d'York, qui s'en scandalisait, s'attire cette réponse : « Comment pourrais-je déplaire au roi mon maître, en honorant publiquement le Maître de mon roi? »

***

Au vrai, Thomas More, est resté dans le mariage une manière de moine. On ne peut dire, quand il a quitté la *Charterhouse* de Londres, qu'il ait choisi le monde. Le mariage tel qu'il le conçoit et le pratique est bien plus près de la Règle que du dérèglement mondain, et un mondain eût trouvé que Chelsea ressemblait trop à une chartreuse : « Il y était, rapporte Stapleton, expressément défendu de jouer aux dés et aux cartes, et More apportait une si grande attention à la pureté des mœurs, qu'il exigeait que ses serviteurs et ses servantes couchassent dans des bâtiments séparés les uns des autres et que les femmes n'allassent dans les lieux destinés aux hommes qu'en cas de nécessité absolue. Lorsqu'il était à Chelsea, il avait l'habitude de réunir sa famille dans son cabinet, et là on faisait en commun la prière du soir. A la fin, More récitait à haute voix les trois psaumes *Miserere mei Deus*, *Ad te Domine levavi* et *Deus misereatur nostri*; puis il ajoutait le *Salve Regina* avec la collecte et le *De profundis* ». A certaines fêtes, comme Noël et Pâques, tout le monde se levait la nuit pour prier en commun. Pendant les repas, on lisait ordinairement, comme au monastère, des passages de l'Écriture ou quelque ouvrage de théologie. C'était une des filles de More qui faisait la lecture, qu'elle terminait par la formule : *Tu autem Domine miserere nostri.* Tous les ans, le Vendredi Saint, tout le monde se réunissait pour entendre la lecture de la Passion, que More terminait par une courte homélie.

***

Quand la frêle Jane Colt, sa première femme, mourut, après lui avoir donné quatre enfants et cinq années de

tranquille bonheur, on peut à peine dire que More se remaria. Alice Middleton, veuve sans grâce, de peu d'esprit, mais vigilante, avait été choisie comme gouvernante bien plus que comme épouse. Elle ne comprenait guère son mari quand il plaisantait. Elle le comprit encore moins quand il préféra la prison et la hache à un serment que tous acceptaient. Mais en cela, on le sait, elle était semblable à ces abbés, à ces abbesses, à ces prélats, Primat en tête, qui s'agenouillaient devant le trône temporel.

***

Mais il est temps de venir au lieu où convergent toutes les lignes de cette vie d'honneur et d'équilibre : la Tour de Londres où une méditation de seize mois (dans les derniers jours, il demandera que l'on ferme tout pour mieux voir en lui-même) se terminera en l'octave de Saint Pierre par le triomphe de l'Esprit.

Doux et humble comme son Maître, il meurt en priant pour ses bourreaux.

Cette mort a une double marque : elle est volontaire, réfléchie; More l'a prévue depuis longtemps. Depuis longtemps il s'était engagé à fond devant ses juges, ayant ainsi, comme il disait plaisamment à son gendre (au retour d'une séance), « culbuté le Diable ». Car « désormais, je ne saurais, sans grande honte, revenir en arrière ». D'un autre côté, pas la moindre exaltation : la mort pour Dieu est un grand bien, le plus grand ; la vie, un grand don de Dieu ; More l'abandonne avec une joie paisible, tout en faisant son devoir de vivant, tel un malade qui, plein de foi et certain du ciel, accepte le médecin et ses drogues comme une loi de la terre et des hommes. More connaît, accepte et aime son destin. Pourquoi daigne-t-il se défendre, sans passion, certes, mais avec tout son art d'avocat expérimenté et subtil? C'est qu'il est fidèle à sa double mission : sa mission surnaturelle est de mourir ; sa mission naturelle est de vivre.

L'obéissance à la double loi, Thomas More l'a réalisée avec une modération, un équilibre, un doigté qui sont un exemple éternel.

Et quelle douceur, avec ses juges, que toujours il veut croire de bonne foi! C'est merveille de voir avec quelle aisance (vertu éminente et palpable du Don) cet homme notre frère, pratique l'amour de ses persécuteurs. Jamais un mot d'aigreur, de rancune, de reproche. Le monde entier se lèverait contre More, More le croirait simplement dans l'erreur. Ces gens se trompent, voilà tout; ce sont, à leur manière, de bons serviteurs. Moi, More, « je ne vois pas la Vérité de ce côté » ; mais je vous comprends et ne vous condamne point.

« Messeigneurs, je n'ai plus qu'une chose à vous dire : je veux simplement vous rappeler comment l'apôtre saint Paul, acteur et témoin au martyre de saint Étienne, vit maintenant de bonne amitié avec lui au ciel où il est allé le rejoindre. Ainsi, pour vous et moi. C'est mon espoir et c'est ma fervente prière que Vos Seigneuries qui ont concouru à ma condamnation sur la terre me retrouvent au ciel où nous nous réjouirons ensemble pour toujours. »

*
* *

Donc, le 6 juillet 1535, le chef de Sir Thomas, fiché au bout d'une perche, fut hissé sur London Bridge. *Indignatio principis mors est*, avait prévu le duc de Norfolk. Quel symbole de ma toute-puissance! pense Henri VIII. Il venait simplement d'arborer sa propre ignominie et d'élever sur le monde une de ses plus éloquentes hosties.

*
* *

Thomas More, grande et chère victime;

Vous, qui mariez le meilleur du passé et des temps nouveaux;

Homme droit, homme juste, protestant contre le mal,

sans protester en même temps, comme ces autres, contre le bien; ami des réformes, ennemi de la Réformation;

Vous, que le désir du Ciel n'a pas brouillé avec la Terre;

Protecteur des pauvres;

Ne méprisant personne, pas même les riches et les puissants;

Homme résolu sans violence, cette feinte des faibles;

Visage jovial dans toutes les fortunes;

Modèle des magistrats, des époux et des pères;

Sujet fidèle, mais sujet de Dieu premièrement;

Homme libre, pour avoir enchaîné son esprit au vrai immuable;

Socrate de la Terre des Saints;

Gloire d'une nation;

Opprobre d'un trône;

Gloire de l'espèce humaine;

Preuve de l'Esprit;

Sir Thomas More, saint Thomas More, Miroir d'Honneur, nous te louons, et te louant, nous louons l'Église-génitrice, et protectrice, et salvatrice des valeurs permanentes, qui fait passer ton nom des petits livres littéraires au livre éternel de ses Héros.

Olivier Leroy.

Un précurseur de l'apostolat populaire

Le Père Chevrier

Dans la période qui s'écoula entre 1860 et 1879, le populeux faubourg situé au sud-est de Lyon, sur la rive gauche du Rhône, connut une gloire singulière : la gloire de posséder un prêtre dont le nom suffisait à éveiller, au cœur des plus indifférents, un émoi comme en suscitent les saints.

Ce qu'on racontait sur la vie de ce prêtre entretenait autour de lui une atmosphère de légende.

Il était l'ami des pauvres, et spécialement des petits abandonnés. Toutes les misères excitaient sa pitié et provoquaient de sa part, avec des paroles de sympathie, un geste secourable. Quand il n'avait plus rien dans sa bourse, il donnait sa montre, son manteau, ses souliers. Grand, émacié, le front haut, le regard plein de flamme intérieure, il marchait vite à travers les rues, semblant fuir l'hommage de ceux qui savaient ses mérites. Mais lorsqu'il croisait un de ces enfants dont la mine chétive et la tenue débraillée disaient la détresse, alors il s'arrêtait pour lui tenir le langage d'un père compatissant.

Vicaire de la paroisse voisine pendant quelques années, puis collaborateur, durant quatre autres années, de M. Camille Rambaud, fondateur de la Cité pour ménages ouvriers, aux Brotteaux, l'abbé Chevrier était venu se loger dans un immeuble sordide ayant longtemps abrité un bal public, rendez-vous des éléments les moins recommandables de la population.

Depuis ce temps, on l'appelait le Père Chevrier, parce

qu'il s'était donné une nombreuse famille en rassemblant sous son toit les gosses malheureux cueillis dans la rue.

A ces enfants déshérités, le Père Chevrier offrait un foyer temporaire dont la pauvreté ne les changeait pas avec celle qu'ils avaient connue. Mais ils y trouvaient, avec la joie de se sentir aimés, le trésor des grâces divines dispensées par un apôtre. Cinq mois durant, le Père Chevrier se multipliait auprès de ses pensionnaires, les habillant, les nourrissant, les instruisant des grandes vérités chrétiennes pour les préparer à leur Première Communion. Quel changement! Quelle irruption dans la lumière! Les têtes étaient dures, les manières turbulentes. Mais le Père Chevrier ne s'en émouvait pas. Ne disait-il pas que, pour être admis dans sa maison, il fallait : « *ne rien avoir, ne rien valoir, ne rien savoir* »? Pourtant, au bout de cinq mois de catéchisme — fruit d'une inimaginable patience —, la victoire éclatait. Sous le regard émerveillé de leurs parents, les enfants de la rue, transformés en troupeau docile et recueilli, venaient recevoir Celui que le prêtre-apôtre leur avait fait connaître et qui avait changé leur cœur.

On savait, dans le quartier, que la vie du Prado était un miracle perpétuel, soutenue qu'elle était au jour le jour, par les dons spontanés des petites gens.

Avec le temps, l'Œuvre avait grandi, accueillant aussi les filles. Pour l'aider dans sa tâche, le Père Chevrier s'était adjoint trois amis laïques, et trois sœurs, rêvant de marcher sur ses traces, mais défaillant parfois devant les immenses difficultés. Aux heures où il n'y avait plus de pain, le Père Chevrier s'en allait mendier à la porte de l'église de la Charité, quitte à se faire arrêter par la police soupçonneuse.

Fait bien caractéristique : par deux fois, la haine du diable inspira certaine campagne dans le but de dénaturer les intentions et les actes du Père, mais tout était si simple et si clair, dans l'humble maison ouverte à tous les vents, que les cabales avaient piteusement échoué.

Le prodige qui consiste à faire beaucoup de choses avec rien se renouvelait dans le Prado. On manquait souvent de pain, mais à l'heure dite on pouvait manger. On agrandissait l'immeuble par des acquisitions nouvelles, mais sans savoir comment les payer, et la somme arrivait au dernier instant.

Les essais de fondation de communautés de Sœurs, puis de Frères et enfin de prêtres, connurent d'invraisemblables difficultés. Cependant, à la fin, un groupe de Sœurs, servantes des pauvres, croissait, et autour du Père, quelques anciens, formés dans une petite école cléricale adjointe à l'Œuvre, et élevés au sacerdoce, se préparaient à lui donner de dignes auxiliaires. Il pouvait ainsi espérer que se réaliserait son rêve d'un clergé uniquement consacré à l'évangélisation des paroisses pauvres. De fait, au cours des dernières années, deux nouvelles paroisses lui avaient été confiées par l'évêché de Grenoble et l'archevêché de Lyon, au Moulin-à-Vent et à Notre-Dame-des-Anges. La bénédiction et les encouragements de Rome, accordés les premiers jours, demeuraient.

Le fondateur pouvait partir. Épuisé par un labeur sans trêve, il mourait, au milieu de ses fils éplorés, le 2 octobre 1879, en s'écriant, le visage transfiguré : « Le Ciel! Le Ciel! »

Soixante mille personnes suivirent ses funérailles.

Telle fut, sous ses dehors visibles pour tous, cette admirable vie qui vient de nous être contée, avec un soin pieux et une exacte compréhension, par M. Antoine Lestra, dans un livre que beaucoup liront et qui laisse une impression profonde (1). L'auteur s'est servi, pour l'écrire, de vieux souvenirs puisés chez les membres de sa famille, contemporains du Père Chevrier. Les livres et les notes laissées par le Père lui ont permis de remonter

(1) *Le Père Chevrier*, par M. Antoine Lestra, avec une lettre de S. Ém. le Cardinal Maurin. Flammarion, éditeur, Paris. 12 fr.

jusqu'aux principes qui inspirèrent sa vocation et nourrirent sa spiritualité.

Relevons, à sa suite, quelques traits qui nous feront connaître le fond de cette âme si belle.

Dès la retraite qui prépara son ordination, le Père Chevrier posa nettement le primat qui devait dominer et orienter toute sa vie : « Un prêtre, c'est un autre Jésus-Christ. » Rien de plus simple, rien de plus vrai. Avec la nature droite et la volonté inflexible héritées de sa mère, humble tisseuse, mais femme de caractère, l'abbé Chevrier ne conçoit pas d'hésitation. Il sera ce prêtre.

Il le sera pour faire l'œuvre du Christ parmi les hommes. « Il y a du bien à faire partout, quelque dévoyés et méchants que soient les hommes », écrivait-il.

Ainsi ont fait saint Paul, saint François de Sales, saint Vincent de Paul. Dire qu'il n'y a pas de bien à faire, c'est une parole outrageante à Notre-Seigneur, qui a sauvé tous les hommes; c'est faire injure au cœur de Marie, refuge des pécheurs.

Mais il y a la condition, qui est, tout simplement, la prière, le sacrifice, l'union intime avec Dieu.

Dans un ministère, la première fonction du prêtre, selon lui, est d'enseigner le catéchisme. Il ne s'agit pas de briller par l'éloquence. Jésus-Christ, saint Paul, ne faisaient pas autre chose que le catéchisme.

Deux événements contribuèrent à préciser le sens de sa vocation. Méditant devant la crèche de la paroisse Saint-André, au cours de la nuit de Noël 1856, il reçut comme une soudaine illumination intérieure en fixant sa pensée sur ce texte sacré : « *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* » Cet abaissement d'un Dieu devint le thème de ses réflexions. Il impliquait, pour lui, le dépouillement total du vrai disciple de Notre-Seigneur. Le second événement fut, quelques mois plus tard, une

visite à Ars. Le saint Curé devina la qualité de cette âme sacerdotale. L'abbé Chevrier lui confia qu'il avait sans cesse devant les yeux ces paroles qui décidèrent, à Assise, de la vocation du *Poverello* : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le fruit aux pauvres, et suivez-moi. Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Ému en voyant des dispositions si conformes aux siennes, le saint Curé le considéra, dès lors, comme son fils spirituel. Revenu à Lyon, le Père Chevrier voulut vendre ses meubles et les remplacer par de simples bâtis de planches. Son curé s'y opposa. Il en conçut une telle tristesse qu'il ne put se taire de l'exhaler le jour de Pâques, devant les paroissiens :

> Qu'est-ce qui manque aujourd'hui, mes Frères? C'est l'exemple des grandes vertus. Je me trompe, il y a de grandes vertus, il y a de grands sacrifices, il y a de grandes abnégations, mais ces grandes âmes, ces grandes victimes de la religion vont se cacher dans le cloître, et ces exemples restent enfouis ; c'est un trésor que personne ne connaît, que personne ne sait apprécier et ne veut imiter ; il faut que ces beaux exemples luisent dans le monde. Il faut des vertus extraordinaires pour le temps où nous vivons ; il faut du sacrifice.

La flamme avait jailli dans cette âme en quête du meilleur don. Elle ne devait plus s'éteindre. Pour la répandre, le Père Chevrier se fait l'apôtre de la communion fréquente. Il répète avec force les paroles de saint François de Sales : « Je communie souvent, parce que je suis imparfait ; mais c'est pour devenir parfait. » Toute la pensée de l'œuvre qu'il devait fonder au Prado, trois ans plus tard, tient dans cette foi à l'efficacité de la communion.

Parti à Rome, au lendemain de son entrée à la Cité de l'Enfant Jésus fondée par le futur abbé Camille Rambaud,

il y fait sa profession de Tertiaire de saint François et met au point un programme de vie où s'esquissent déjà les grandes lignes de l'ouvrage qu'il devait écrire dans la suite : « *Le Prêtre* » *selon l'Évangile, ou le véritable disciple de Jésus-Christ*. En tête de ces notes, le mot désignant la grande vertu qu'il pratiquera jusqu'à l'héroïsme : *Pauvreté*. Il s'éclaire, sur ce point, à la lumière de l'Évangile et prend ses résolutions. Il sera pauvre de toutes façons : dans son train de vie, dans son logis, dans ses vêtements, dans sa nourriture, dans le fond de son cœur. Ce n'est pas assez, un autre mot suit : *Expiation*. Il veillera dans la prière; il s'anéantira dans l'obéissance; il s'humiliera dans la mortification. Jésus a été la charité, l'amour même, donc *Charité* aussi. Il se sacrifiera pour son prochain, quel qu'il soit. Enfin *Étude*. La Sainte Écriture, la Théologie, l'Histoire, lui feront comprendre l'importance de ses devoirs. Chez lui, tout est tourné à l'action. Point de considérations théoriques. Il a devant soi Jésus-Christ; il faut le suivre. « *Mon Modèle*, disait-il plus tard, *vous avez fait cela, je dois en faire autant.* » « Il y a trois sortes de disciples : les bons, les mauvais, les parfaits. Les bons suivent de loin... Les mauvais ne suivent pas du tout... Les parfaits suivent de près. »

Il devait excellemment mettre en pratique ces résolutions personnelles et sa conception de l'apostolat chrétien, au cours de ses dix-neuf ans de vie au Prado. Les petits païens qu'il hospitalise auront devant les yeux un témoin fidèle de Jésus-Christ, vivant comme lui, aimant comme lui, parlant comme lui. Sa méthode d'enseignement catéchistique révèle un sens psychologique très sûr : « Le cœur n'aime que quand il connaît, et la volonté n'agit que quand elle a compris et aimé. » « Il faut donc : parler d'abord à l'intelligence, puis toucher le cœur et la volonté. La foi, l'amour et l'action, voilà les trois effets qu'il faut chercher à produire. » Envisageant le catéchisme à faire dans les nouvelles paroisses qui seront confiées à sa société, il le veut à plusieurs degrés, suivant les âges.

Il s'est rendu compte que les esprits, dans le milieu évangélisé, sont lents à saisir tout le contenu des formules catéchistiques. Aussi conseille-t-il de répéter plusieurs fois la même chose, afin d'être entendu et compris. S'il retient pendant cinq mois ses enfants, c'est pour qu'ils aient le temps non seulement d'apprendre de mémoire les vérités chrétiennes, mais encore d'en imprégner leurs pensées et leurs actes. A ceux qui s'étonnent, il répond : « Personne ne trouve d'inconvénient à voir les enfants des riches passer cinq ou six ans au collège pour s'instruire, et l'on ne peut supporter que les enfants des pauvres aient un petit pensionnat gratuit où ils restent quelques mois pour apprendre leurs devoirs? »

Ses dernières années ne furent qu'une longue ascension spirituelle. A l'intention des prêtres qui composent sa communauté et de ceux qui le suivront, il met au point la rédaction définitive de son livre : *Le prêtre selon l'Évangile,* qui nous livre la clef de sa spiritualité : « L'étude qui ne se tourne pas à aimer est vaine. C'est dans l'oraison que l'union se fait à Dieu. Le travail de l'esprit, qui nourrira le cœur, a besoin du secours de l'Esprit-Saint. La prière doit toujours accompagner l'étude pour ouvrir notre âme à la lumière surnaturelle. »

Dans le règlement de vie de sa communauté, l'oraison reçut une place importante. Il conseille de rédiger un « cahier d'oraison » à côté du « cahier de catéchisme ». Jésus-Christ vivant dans l'Évangile et dans l'Eucharistie est le centre de la doctrine. C'est toujours à Lui qu'il revient. De plus en plus appliqué à suivre son divin Modèle, il compose, pour les retraites passées en compagnie de ses disciples, dans une pauvre étable de Saint-Fons, un tableau où s'inscrivent, en brèves devises, les étapes du prêtre s'élevant jusqu'à l'idéal de sainteté voulue par Jésus-Christ.

Comme il arrive pour les vrais héros de l'Église, la mort du Père Chevrier n'interrompit pas le rayonnement de sainteté qu'il exerçait de son vivant. Elle ne compromit pas, non plus, le développement de la Providence du Prado, ni le recrutement de ses prêtres.

En ce temps où les sollicitudes et l'apostolat de l'Église se concentrent sur le problème créé par la déchristianisation des masses populaires, l'esprit se porte avec admiration vers ce précurseur, dont l'œuvre a si bien esquissé le programme qui s'impose aujourd'hui.

Il était réservé à S. S. Pie X, restaurateur de la communion fréquente, de consacrer les mérites du Père Chevrier apôtre de la communion des petits, en le déclarant Vénérable.

A tous ces titres, la mémoire de ce grand serviteur de l'Église doit rester bien chère aux prêtres, défricheurs d'âmes chez les mal lotis, comme aux laïques en quête de marcher sur les traces du Bon Samaritain.

MARIUS GONIN.

Les points essentiels de la spiritualité pradosienne

Le vénérable Antoine Chevrier, dont on vient de lire l'esquisse biographique, n'est certes pas un inconnu en France, et son ouvrage principal, *Le Véritable Disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, imprimé pour la première fois en 1922, a excité une réelle admiration. Plusieurs articles ont été consacrés, dans diverses revues, à l'étude de la spiritualité pradosienne; mais s'il est relativement aisé de donner un compte rendu analytique de la pensée du Père Chevrier, et de montrer les caractéristiques de sa spiritualité, il est assez difficile de faire la synthèse de sa doctrine et d'en exprimer l'essentiel. En effet, *Le Véritable Disciple* est, suivant la remarque de M. Pourrat, « un recueil de notes plus qu'un ouvrage composé » (1); d'autre part, cet ouvrage ne contient pas tout l'enseignement du Père Chevrier : on le trouve aussi dans ses lettres, dans les dépositions des témoins au procès de béatification et dans d'autres écrits, dont plusieurs sont encore inédits (2).

Il faudra donc glaner ici et là pour trouver les éléments

(1) *La Spiritualité Chrétienne*, t. IV, p. 595.

(2) Les écrits du Père Chevrier, réunis pour le procès de béatification, remplissent treize gros volumes, renfermant plus de huit mille pages. On en trouve de nombreux extraits dans la *Vie Nouvelle*, écrite par M. le Chanoine Chambost, et dans les *Sujets d'Oraison* publiés par le même auteur.

d'une synthèse que le Père Chevrier n'a jamais exprimée d'une façon explicite, mais qui a pénétré non seulement toute sa doctrine mais encore toute sa vie, car cet homme, profondément unifié par la grâce, a vécu tout ce qu'il a dit.

Tout d'abord, nous essaierons d'exposer nettement, dans leur connexion organique, les points essentiels de la spiritualité pradosienne, puis nous verrons, dans une prochaine étude, comment le disciple de Jésus doit réaliser son idéal par étapes successives (1).

Le lecteur qui parcourt les titres du *Véritable Disciple* éprouve souvent une impression pénible ; il entend sonner le glas à toutes les pages. Il faut mourir à soi-même, mourir à son corps, à son esprit, à sa volonté, à son cœur, etc... ; et comme si on risquait d'oublier l'importance de chacun de ces renoncements, il y a une conclusion terrible qui accumule les textes évangéliques les plus redoutables et qui, loin de les adoucir, les présente dans toute leur rudesse : « Il faut aller jusqu'à la haine, à l'oubli, au mépris de soi-même (2). » Faudra-t-il donc avouer que l'essence de la spiritualité pradosienne consiste dans le renoncement? Non certes! Il faut bien se rappeler d'ailleurs que l'essentiel dans un livre n'est pas ce qui occupe le plus de pages, mais ce qui est supposé à toutes les pages. Or, dans le Père Chevrier, ce qui est à la base de tout, ce qui est supposé partout, c'est l'amour

(1) Pour les citations des écrits du V. P. Chevrier, nous nous servirons des abbréviations suivantes : V. D. : *Le Prêtre selon l'Évangile ou le Véritable Disciple de Jésus-Christ* ; V. N. : *Vie Nouvelle du Vénérable Père Chevrier,* par le Chanoine Chambost; E. V. : *L'Esprit et les vertus du Vénérable Antoine Chevrier* ; L. : *Lettres du Vénérable Antoine Chevrier*; S. O. : *Sujets d'Oraison*; Ms. : *Manuscrits.*

(2) *V. D.,* p. 235.

de Jésus-Christ (1); le renoncement n'est qu'un moyen (2). Si l'on supprimait du *Véritable Disciple* ce fondement de l'amour, on n'aurait plus qu'un corps sans âme, un cadavre. — Mais si l'on suppose l'amour, tout s'explique; la folie du renoncement trouve sa raison d'être, car « c'est le propre de l'amour d'être fou » (3), et la crainte de la souffrance disparaît à mesure que l'amour augmente : toute peur s'évanouit pour celui qui aime : « De quoi avons-nous peur? Avez-vous peur d'avoir faim, d'être persécuté, méprisé, rejeté? Qu'est-ce que cela? Celui qui aime Jésus-Christ peut-il avoir peur de quelque chose? (4) » En un mot, on peut dire de la spiritualité pradosienne ce que le Père Chevrier dit du vrai disciple de Jésus : « C'est l'amour qui le guide, et rien autre chose (5). »

Il fallait insister sur l'importance de l'amour de Jésus dans la spiritualité pradosienne, mais on doit remarquer en même temps que l'amour du Christ ne peut être l'apanage d'aucune spiritualité. Le « *Mihi vivere Christus est* » de saint Paul est le bien de tous les chrétiens. Il faut donc préciser davantage et déterminer comment le Père Chevrier a conçu l'amour de Jésus. L'amour a bien des aspects, et l'amour du contemplatif ne ressemble guère à l'amour de la petite Sœur de charité, bien qu'au fond ce soit le même amour.

Pour le Père Chevrier, l'amour de Jésus est, avant tout, un amour transformant. Le « *Mihi vivere Christus est* » conduit immédiatement à une autre formule : « *Sacerdos alter Christus.* » Sur ce point, les témoignages explicites ne manquent pas : « Quand on aime quelqu'un sincèrement, on est heureux de le suivre, de marcher sur ses traces, on aime à le voir, à l'entendre, et on fait tout

(1) *V. D.*, pp. 78-83.
(2) *V. D.*, pp. 95-100.
(3) *V. D.*, p. 81.
(4) *V. D.*, p. 92.
(5) *V. D.*, p. 93.

pour l'imiter (1). » — « Imiter Jésus! dit-il ailleurs. O mon Dieu, que ce mot renferme de sens! Que cela est grand et sublime! IMITER JÉSUS, VOILA DONC MON BUT UNIQUE, la fin de toutes mes pensées et actions, l'objet de tous mes vœux et désirs (2). »

Mais il faut préciser encore et expliquer en quoi consiste cette imitation de Jésus-Christ. — Imiter Jésus-Christ, c'est regarder ce qu'il a fait et écouter ce qu'il a dit, puis accomplir tout ce qu'il a fait et observer tout ce qu'il a dit :

> Que, toute notre vie, nous sachions vivre dans la pauvreté, comme Notre-Seigneur dans la Crèche, avec la croix et la souffrance, comme Notre-Seigneur sur le Calvaire, et qu'enfin nous sachions l'aimer et lui donner tout notre cœur, comme il le fait lui-même au saint Sacrement de l'autel (3).

Dans cet effort pour se conformer au Christ, le Père Chevrier ne se préoccupe guère de distinguer entre précepte et conseil, entre l'esprit des conseils et leur réalisation extérieure. Sans doute, il ne nie pas ces distinctions évidentes, mais *en pratique* il les regarde comme des subtilités inventées par les passions humaines et l'esprit du monde pour détruire l'Évangile :

> C'est le raisonnement qui tue l'Évangile et qui ôte à l'âme cet élan qui nous porterait à suivre Jésus-Christ et à l'imiter dans sa beauté évangélique; les saints ne raisonnaient pas tant, et c'est parce qu'il y a tant de raisonneurs qu'il y a si peu de saints (4).

Aussi le Père Chevrier demande une imitation aussi exacte que possible de Notre-Seigneur Jésus-Christ et une

(1) *V. D.*, p. 82.
(2) *V. D.*, p. 67.
(3) *E. V.*, p. 17.
(4) *V. D.*, p. 94; cf. pp. 89-93.

observation littérale du saint Évangile. Celui-là seul, d'après lui, pourra être appelé un véritable disciple qui se conformera en tout à son divin Maître et Modèle, non seulement intérieurement mais extérieurement. Mais, encore une fois, n'est-ce pas de la folie, que de vouloir ainsi, pauvres hommes que nous sommes, copier le Verbe de Dieu? Peut-être, mais le Père Chevrier ne raisonne pas, il s'offre, car l'amour le presse : « Si vous avez besoin d'un pauvre, me voici. Si vous avez besoin d'un fou, me voici. Me voici, ô Jésus, pour faire votre volonté. Je suis à vous (1). »

Par cette doctrine de l'observation littérale du saint Évangile et de la conformité exacte au divin Modèle, la spiritualité pradosienne s'apparente très nettement à la spiritualité franciscaine. Saint François d'Assise avait dit dans sa *Regula Secunda* : « La vie et la règle des Frères Mineurs est celle-ci, à savoir observer le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2) », et le Père Chevrier a voulu que la société sacerdotale qu'il fondait fût affiliée à l'Ordre franciscain. Mais alors, pourquoi le Père Chevrier n'est-il pas entré tout simplement dans la famille franciscaine chez les Frères Mineurs ou chez les Capucins? Existe-t-il une différence essentielle entre la spiritualité pradosienne et la spiritualité franciscaine? A vrai dire, la spiritualité pradosienne est bien une spiritualité franciscaine, mais son orientation apostolique est trop spéciale pour qu'une fusion fût possible.

Il faut remarquer tout d'abord que le Père Chevrier veut pour ses prêtres le ministère des pauvres, et il ne veut pour eux que ce ministère. Sans doute, saint François d'Assise avait eu, comme Jésus, de la prédilection pour

(1) *V. D.*, p. 89.
(2) Hilarin de Lucerne, *L'Idéal de saint François d'Assise*, t. I, p. 39.

les pauvres, mais il s'était occupé de tous les hommes, des grands et des petits, des riches et des pauvres. A notre époque de spécialisation, il était bon qu'une société fût orientée uniquement vers l'apostolat populaire : cette orientation exclusive permettrait une formation mieux adaptée. La pensée du Père Chevrier est d'ailleurs parfaitement nette sur ce point; il suffira de citer deux passages des lettres qu'il écrivait à ses premiers diacres. Ils étaient alors à Rome, et l'un d'entre eux lui avait demandé s'ils devaient prendre des grades en théologie. Voici sa réponse :

> Si l'un de vous voulait se sacrifier pour prendre le titre de docteur, je le lui permettrais pourvu qu'il reste bien petit et qu'il soit *pour les petits et les pauvres* (1).

La veille de leur ordination sacerdotale, il leur recommande de ne jamais s'écarter du but qu'il leur a fixé :

> J'aurai des enfants qui continueront l'œuvre d'évangéliser les pauvres qui était la grande mission de Jésus-Christ. *Evangelizare pauperibus misit me.* Puissiez-vous bien le comprendre et ne pas sortir de cette belle mission (2).

Le ministère du Père Chevrier sera donc plus spécialisé que celui de saint François d'Assise, mais surtout il sera conçu d'une façon tout à fait différente. Le Père Chevrier veut exercer le ministère des pauvres non pas comme un religieux qui sort de son couvent pour aller prêcher, puis retourne auprès de ses frères à la fin de chaque mission, mais comme le prêtre séculier qui vit sans cesse dans sa paroisse, au milieu de ceux qu'il doit convertir. *Le ministère des pauvres dans le cadre paroissial* : voilà le but du Père.

Il était sorti de la cure de Saint-André, où il était vicaire, afin de pouvoir, en toute liberté, réaliser son

(1) *L.*, p. 120.
(2) *L.*, p. 130.

désir de suivre Jésus-Christ de plus près, mais il n'entre pas chez les Capucins, parce qu'il tient au ministère des paroisses, et comme il ne trouve aucune société religieuse qui se propose à la fois l'observation littérale de l'Évangile et le ministère exclusif des paroisses pauvres, il devient fondateur.

Trop souvent, on ne voit dans le Père Chevrier que le fondateur de l'œuvre de la Première Communion; c'est une grande erreur. Le Père Chevrier est avant tout le fondateur d'une société de prêtres qui doivent vivre selon l'Évangile dans le ministère paroissial. Les témoignages sont trop nombreux pour qu'on puisse les citer tous; en voici cependant quelques-uns qui établiront très nettement la pensée du Père. Sœur Marie, qui fut la première supérieure des Sœurs du Prado et la collaboratrice du Père Chevrier, écrivait ces lignes : « La pensée première du Père Chevrier fut toujours la formation des prêtres; seulement l'exécution ne vint qu'après. Il se sentait de plus en plus appelé à former des prêtres pauvres pour le service paroissial (1). » Le P. Jaricot, qui reçut souvent ses confidences, est aussi formel : « Il n'a fondé le Prado qu'en vue d'arriver à avoir des prêtres selon sa pensée (2). » Enfin le Père Chevrier n'a établi son École cléricale, écrit ses ouvrages du *Véritable Disciple* et du *Sacerdoce*, composé son règlement des paroisses, que parce qu'il se sentait appelé de Dieu à fonder une société de prêtres telle qu'il n'en existait pas encore de semblable. Il écrivait lui-même à une personne dont il demandait les prières :

> Si Dieu a fait le Prado, ce n'est certainement pas pour me donner une propriété de 100.000 francs. Qu'ai-je à en faire? J'ai tout donné à Dieu et je ne lui ai demandé que la Sainte Pauvreté en héritage. Il y a donc quelque

(1) *V. N.*, p. 270.
(2) *Ibid.*, p. 271.

autre chose. Eh bien! aidez-moi à faire ce que le bon Dieu demande, surtout cette œuvre de prêtres pauvres dans les paroisses (1).

Ces mots « *faire ce que le bon Dieu demande* » sont à retenir. Le Père Chevrier, si humble fût-il, était obligé de reconnaître que cette œuvre était grande, qu'elle venait de Dieu et qu'elle devait avoir un grand avenir. Voici à ce sujet le dernier écho de sa pensée :

> Je remercie Dieu, dit-il dans son testament spirituel, de ce qu'il m'a choisi pour faire son œuvre; c'est bien là l'accomplissement de cette vérité que Dieu choisit ce qu'il y a de plus petit, de moindre, pour faire ses œuvres. Moi si pauvre en science et en vertu et m'avoir appelé à établir cette œuvre du bon Dieu qui doit porter de grands fruits dans les âmes et dans l'Église (2).

Le Père Chevrier veut donc vivre selon l'Évangile et il veut se consacrer, lui et ses prêtres, au ministère exclusif des paroisses pauvres. Mais le ministère paroissal ne détournera-t-il pas le prêtre du Prado de ce qui doit être le but unique de sa vie : imiter parfaitement Jésus-Christ et observer strictement le saint Évangile? — Au contraire! et ce sont précisément les exigences du service paroissial qui seront pour lui un deuxième motif de devenir un autre Christ. Pour réussir dans cet apostolat populaire, rendu si difficile dans les circonstances actuelles, le grand moyen sera de reproduire, sous les yeux des fidèles, les exemples de Jésus et d'employer encore une fois les procédés qu'il employait lui-même. D'ailleurs, si l'on étudie de près ce qui s'est passé dans l'âme du Père Chevrier en cette nuit de Noël 1856, où, méditant devant la crèche, il reçut les lumières divines qui devaient faire de lui un fondateur, on sera obligé de

(1) *V. N.*, p. 271.
(2) *V. N.*, p. 567.

remarquer que la préoccupation du salut des âmes semble avoir été dominante dans la décision qu'il a prise de suivre Jésus-Christ de plus près :

> Alors, disait-il plus tard, je me suis décidé à suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ de plus près, pour me rendre plus capable de travailler efficacement au salut des âmes (1).

La spiritualité sacerdotale pradosienne n'a donc qu'un but : faire du prêtre un autre Christ, par amour pour le Christ et par amour pour les âmes; et ces deux amours n'en sont qu'un.

Sacerdos alter Christus, c'est encore vers ce but unique que tendra la dévotion au Saint-Esprit, le troisième point essentiel de la spiritualité pradosienne. Ici il sera particulièrement nécessaire d'insister, car on ne semble pas avoir assez compris l'importance de cette dévotion dans l'édifice pradosien : on a parlé de l'amour du Christ dans le Père Chevrier, on a exalté son amour des pauvres et de la pauvreté, on n'a pas assez vu combien il désirait se tenir sous la dépendance de l'Esprit de Jésus. Et cependant, il n'existe pas, semble-t-il, de société religieuse où la dévotion au Saint-Esprit tienne de place plus grande.

En voici d'abord un signe : Quand on entre dans l'une ou l'autre des chapelles que le Père Chevrier a fait construire — il y en a trois, au Prado, à Limonest et à Saint-Fons —, on peut remarquer au-dessus du maître-autel une colombe d'où rayonnent sept faisceaux lumineux, c'est l'Esprit-Saint dirigeant toute activité par ses dons.

Pour que cette dévotion à l'Esprit-Saint ne restât pas seulement dans la région des principes, mais qu'elle devînt une habitude de vie, le Père Chevrier avait su organiser certains exercices quotidiens ou annuels. Cha-

(1) *V. N.*, p. 78.

que jour, après déjeuner, tous les membres de la famille pradosienne, prêtres, religieuses, aspirants au sacerdoce, doivent réciter le *Veni Creator* et sept *Ave Maria* pour demander les dons de l'Esprit-Saint. Le Père Chevrier tenait beaucoup à cette pratique et il savait inculquer à ses élèves la nécessité de cette prière. C'est ainsi que Mgr Guillermin, vicaire apostolique du Nyanza, ancien latiniste du Prado, déclare, après avoir passé trois ou quatre ans en Afrique, qu'il n'a jamais passé un seul jour sans réciter le *Veni Creator*, comme le Père Chevrier le lui avait appris (1). Cette supplication commencée dès le matin devait durer toute la journée, car pendant la journée il faut, disait le Père Chevrier, « répéter souvent, surtout avant de faire quoi que ce soit de grave et d'important, cette prière : *Mon Dieu, donnez moi votre Esprit*, afin que nous agissions toujours en union avec cet Esprit de Jésus-Christ, notre Maître et notre Lumière (2) ».

En plus de cette dévotion quotidienne à l'Esprit-Saint, le Père Chevrier avait introduit, bien avant les instructions de Léon XIII, une semaine de préparation à la fête de la Pentecôte. Chaque jour de la semaine, un prêtre fait une instruction sur les dons du Saint-Esprit et son action dans les âmes, afin de ranimer et de développer la foi et la confiance dans l'Esprit de Jésus. De même, au moment des retraites données à ses séminaristes pendant les vacances, le Père Chevrier aimait à faire pénétrer toujours davantage cette dévotion dans leurs cœurs. On a retrouvé le plan d'une de ces retraites. Chaque jour — la retraite durait huit jours —, l'instruction de 9 heures était consacrée à l'étude de l'Esprit-Saint et de son action dans les âmes (3).

Après tous ces témoignages, il est nécessaire de conclure que la dévotion au Saint-Esprit doit compter parmi

(1) *E. V.*, p. 8.
(2) *V. D.*, p. 197.
(3) *Ms.*, t. 10, p. 457.

les points fondamentaux de la spiritualité pradosienne. D'ailleurs, il ne pouvait guère en être autrement. Nous avons vu, en effet, que le but unique du Père Chevrier était l'imitation de Jésus-Christ; mais comment devenir un autre Christ, si ce n'est par l'action de l'Esprit-Saint? Il ne s'agit pas seulement de reproduire extérieurement des gestes ou des attitudes : il faut une *transformation intérieure*, il faut que Jésus-Christ soit vraiment produit en nous, or « C'EST L'ESPRIT-SAINT QUI PRODUIT EN NOUS JÉSUS-CHRIST (1) ». Sans doute, il faut que notre imitation de Jésus aille jusqu'à la similitude extérieure dans les paroles et dans les actes, mais « c'est l'Esprit-Saint qui doit produire en nous tout l'extérieur. Sans lui nous ressemblons à des plantes artificielles. Il faut commencer à mettre en nous l'Esprit de Dieu, et, quand il y est, il fait comme la sève de l'arbre, il produit en nous tout l'extérieur (2) »; et quelques lignes plus loin, le Père Chevrier ajoute : « Mettez l'intérieur dans les âmes, l'extérieur viendra toujours. Mettez l'extérieur, vous n'avez rien fait. » En effet, « commencer par l'extérieur, c'est bâtir en l'air, sans fondement, c'est faire des machines, des girouettes, des hypocrites. Il faut avant tout mettre la foi, l'amour de Dieu, la sève intérieure : *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam* (3) ».

Cette dévotion profonde à l'Esprit-Saint assure à l'âme pradosienne l'unité de sa vie spirituelle; pas de divorce, pas de cloison étanche entre l'oraison et l'action. L'oraison vient en premier lieu, car « c'est surtout dans l'oraison de chaque jour qu'il faut faire passer Jésus-Christ dans sa vie. C'est là que nous trouverons, chaque jour, quelques lumières du Saint-Esprit et que nous arriverons peu à peu à conformer notre vie à celle de Jésus-Christ (4) »; aussi le Père Chevrier n'hésite pas à affirmer

(1) *Ms.*, t. 9, p. 7.
(2) *V. D.*, p. 186.
(3) *V. D.*, p. 187.
(4) *V. D.*, pp. 195-196.

sa nécessité absolue : « Sans oraison, point de lumière, point de vie, point de vertu (1). »

L'action sera le prolongement de cette oraison, car « celui qui a l'Esprit de Dieu ne dit rien de lui-même, ne fait rien de lui-même; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait repose sur une parole, une maxime ou une action de Jésus-Christ qu'il a pris pour fondement de sa vie. Ses pensées sont conformes à Jésus-Christ. Toujours l'Évangile est là pour l'éclairer, l'instruire, une parole de Notre-Seigneur est là pour le guider. Jésus-Christ, c'est sa vie, son principe, sa fin. Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (2). »

Nous pouvons donc mieux comprendre maintenant quelle est la plénitude de sens renfermée dans ces mots que le Père Chevrier veut être l'idée-force de ses disciples : *Sacerdos alter Christus*. Devenir un autre Christ, c'est reproduire, sous l'action de l'Esprit-Saint, le divin modèle, d'abord dans son intérieur, puis dans ses paroles et ses actions; enfin c'est devenir l'instrument facile du Saint-Esprit pour faire l'œuvre de Dieu, cette œuvre qui sera le ministère des paroisses pauvres. *Spiritus Domini super me... Evangelizare pauperibus misit me* (3).

A. Ancel,
Prêtre du Prado.

(1) *Ms.*, t. 10, p. 36. Cf. *S. O.*, t. 1, p. 1.
(2) *V. D.*, p. 198; cf. *ibid.*, p. 209.
(3) A la dévotion au Saint-Esprit, il faudrait rattacher, semble-t-il, la dévotion à la Sainte Vierge. Il faut avouer, sans doute, que, sur ce point, le Père Chevrier ne donne, nulle part, une doctrine précise, mais on peut, d'après sa manière d'agir, établir au moins avec probabilité ce que nous disons. En effet, le Père Chevrier regarde surtout la Sainte Vierge comme médiatrice de grâces; c'est par elle qu'il fait demander les dons du Saint-Esprit, ce sont des *Ave Maria* qui implorent la lumière pour comprendre et la force pour pratiquer les leçons données dans les mystères du rosaire, c'est par la prière à la Mère de Douleurs qu'il préparait la conversion des pécheurs.

De même, c'est par la dévotion au Saint-Esprit qu'il faut expliquer le respect et la soumission d'esprit et de cœur du Père Chevrier à l'égard du Souverain Pontife. En effet « l'Esprit de Dieu est dans l'Église..., l'Esprit de Dieu est dans Notre Saint Père le Pape (*V. D.*, p. 193 et 208; cf, *E. V.*, p. 87 et 259).

Saint Augustin

Le Bien du mariage

Le livre dont nous extrayons ces pages fut composé par saint Augustin, vers l'an 400, contre l'hérésie du moine Jovinien. Ce moine accusait les catholiques de manichéisme parce que, disait-il, on préférait chez eux la virginité au mariage. Dans le livre II des Rétractations, *l'évêque d'Hippone précise ainsi cette erreur : Jovinien « mettait la chasteté conjugale au même niveau que celle des vierges consacrées. Cette hérésie eut d'abord tant de force à Rome, qu'elle avait, disait-on, jeté, contre leur vœu, quelques religieuses dans le mariage. Il les pressait surtout par cet argument : Êtes-vous meilleures que Sara? Êtes-vous meilleures que Suzanne et qu'Anne? [...] De même il citait l'exemple des patriarches qui s'étaient mariés et les comparait aux religieux; il détruisait ainsi les saints vœux du célibat » (ch. XXII). Comment répondre à Jovinien, comment exalter la virginité sans blâmer le mariage, sans toucher du moins à la grandeur des patriarches?*

Saint Augustin entreprit de le faire dans le livre De bono conjugali. *Il y exalte la virginité et la sainteté des Pères anciens, mais il loue également le mariage dont il défend l'intégrité. Cet ouvrage, a écrit le P. Portalié, « est le plus complet traité patristique des devoirs des époux »* (Dict. de Théologie cath., *I*, 2304). *Ce traité est en effet l'une des sources principales de la théologie du mariage : il fixe dans sa physionomie essentielle la tradition catholique, et cet enseignement, à l'heure où tant d'erreurs surgissent sur cet état, apparaît d'une actualité surprenante. Et c'est parce que beaucoup de jeunes chrétiens veulent de nos jours être instruits de leurs obligations, pour intégrer*

dans leur vie spirituelle tout leur devoir d'état, que nous avons cru bon de mettre sous leurs yeux les principaux passages de ce traité. Les prêtres eux-mêmes, qui souvent ne savent comment instruire leurs dirigés, pourront utilement faire connaître autour d'eux cet enseignement, délicat dans la forme, clair et précis pour le fond.

Saint Augustin voit d'abord dans le mariage une institution naturelle : le lien qui constitue la première des sociétés pour le bien et le maintien de l'humanité tout entière. Dès l'abord le mariage apparaît comme dominé par des exigences universelles : il est ainsi soustrait d'abord aux appétits du caprice individuel.

Chaque homme, faisant partie du genre humain, est porté par nature à vivre en société. Il en résulte un grand bien, un lien d'amitié naturelle entre tous. Dieu a voulu pour cela même que tous les hommes sortissent d'un seul, pour les contenir tous dans une même société non par la seule ressemblance de nature mais aussi par les liens du sang.

La première alliance de la société est donc l'union de l'homme et de la femme. Dieu ne les a pas créés séparément et ne les a pas unis comme des étrangers, mais il a créé l'une de l'autre (Gen., II, 18), et il a voulu marquer la force de cette union par le côté d'où la femme a été tirée et formée. C'est en effet par les côtés que s'unissent ceux qui marchent d'un pas égal et regardent ensemble le chemin où ils avancent.

Vient ensuite la société des enfants, qui sont l'honnête fruit, non de la simple union de l'homme et de la femme, mais de leur commerce conjugal, car même sans ce commerce il pouvait exister entre les deux sexes une union de pure et sincère amitié, établie sur le commandement de l'un et l'obéissance de l'autre (ch. I).

Le mariage est donc un bien naturel. Quel est pour ainsi dire son contenu? Saint Augustin nous l'expose au chapitre III *de son livre. On remarquera que l'enfant n'est pas la fin* unique *du mariage : la* société naturelle *de l'homme et de la femme est aussi l'un des biens principaux de cet état; le remède à la con-*

cupiscence n'est mentionné qu'en dernier lieu. On notera dès maintenant que ce remède ne guérit vraiment que dans la mesure où il ennoblit et modère par la pensée de l'enfant l'excessif attrait des sens :

Dans la condition de naître et de mourir où nous avons été créés l'union de l'homme et de la femme est donc un bien, et l'Écriture en recommande avec tant de force le lien qu'elle défend à la femme, même abandonnée par son mari, de s'unir à un autre tant que son premier époux vit encore, et à l'homme, abandonné par sa femme, d'en épouser une autre à moins que ne meure celle qui l'a quitté.

Le mariage est donc un bien. Le Seigneur lui-même l'a confirmé dans son Évangile (Matth., XIX, 1-9) : il a défendu à l'homme de renvoyer sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère; il est venu aux noces où il fut invité... (Joan., II, 1).

Mais on demande avec raison pourquoi le mariage est un bien. Il en est un, selon moi, non seulement à cause de la génération des enfants, mais encore en raison de cette société naturelle qu'il établit entre l'homme et la femme. Autrement l'union entre des personnes âgées ne serait plus un mariage, si elles avaient perdu leurs enfants ou n'en avaient jamais eu. Ne voyons-nous pas en effet, dans ces mariages bénis où les époux ont vieilli ensemble, la charité survivre aux feux éteints de la jeunesse? plus ils avaient de vertu, plus vite ils ont renoncé, d'un commun accord, aux plaisirs de la chair, non pour éviter plus tard la fatale humiliation de ne pouvoir pas ce qu'ils voudraient, mais pour avoir l'honneur d'avoir refusé d'avance ce qui était encore en leur pouvoir. Si donc les deux époux ont gardé l'un envers l'autre la fidélité de l'honneur et les égards qu'ils se doivent, en leurs corps même alanguis et voisins de la mort survit l'union de leurs cœurs dans un chaste amour, union d'autant plus sincère qu'elle est plus paisible.

Le mariage a l'avantage encore de réduire à l'honneur

de la paternité l'incontinence du jeune âge, toute vicieuse qu'elle soit, de sorte que le lien conjugal fait tourner au bien le mal même de la convoitise.

Il modère en outre et rend en quelque sorte plus chastes les ardeurs de la chair, car le désir d'avoir des enfants mêle je ne sais quelle gravité au plaisir des sens, quand l'homme et la femme pensent dans leur union qu'ils seront père et mère (ch. III).

Saint Augustin dans ces deux derniers arguments touche au point le plus délicat de sa doctrine. La convoitise humaine tend à dépasser sans cesse les bornes mêmes de la nature. Quelles sont ces bornes normales? Cet ordre naturel nous apparaît sans erreur dans les êtres que guide un pur instinct : ici tout paraît soumis aux seules exigences de la vie. *Et c'est précisément parce que le mariage met en vue l'enfant à venir qu'il devient comme un régulateur naturel de la convoitise. Ceci, je crois, nuance les développements qui vont suivre, où saint Augustin envisage en quelles conditions, malgré l'emportement des passions, ce bien du mariage peut être sauvegardé ou perdu. Il pose d'abord en principe que les époux se doivent une fidélité inviolable, et il précise les obligations ou les tolérances de cette foi matrimoniale.*

La violation de cette fidélité se nomme adultère quand, soit par l'emportement de sa propre passion, soit par le consentement d'un autre, on viole le pacte conjugal par un commerce criminel. C'est ainsi qu'on brise entre époux cette foi qui est *un grand bien de l'esprit* en ces choses charnelles même les plus basses. Il faut donc préférer cette fidélité aux biens mêmes du corps, *la vie mortelle comprise*. Un brin de paille sans doute n'est rien auprès d'un monceau d'or : cependant la foi gardée sincèrement dans une affaire de paille comme dans une affaire d'or n'est pas moindre pour être respectée en chose de peu de valeur (ch. IX).

Ce principe est profond et infiniment sage : il mène très loin. La fidélité *est un bien de l'esprit plus précieux à lui seul que*

tous les biens du corps ensemble. Préférer ceux-ci à ceux-là, c'est rompre tout l'ordre même de notre existence et se vouer au malheur. On croit être habile en refusant la loi de Dieu parce qu'elle exige la mortification de la chair, mais en suivant les exigences de la convoitise on aboutit à une dislocation de l'homme, à une rupture radicale de son équilibre spirituel ; l'esprit est outrageusement humilié, la personne humaine déshonorée, Dieu offensé : la bénédiction de Dieu n'est plus sur les époux qui vivent en tel désordre. Combien perdent le repos de leur âme pour épargner ou contenter au détriment de l'esprit immortel un corps qui tombera demain en poussière !

Mais est-il possible de garder dans les liens du mariage cette paix de l'esprit? L'idéal chrétien imposé aux époux n'est-il pas au-dessus de la nature ?

Sans aucun doute la nature n'est ici relevée que par la grâce chrétienne. Seuls les époux qui jouissent, par la prière, le jeûne, les sacrements, de cette force divine peuvent retrouver le jeu normal de leurs forces de vie, dans l'exercice intégral de leurs devoirs d'hommes. Le pur idéal, pour saint Augustin, est qu'on ne s'unisse que pour donner la vie, comme la nature nous le montre à l'évidence dans les vivants où elle règne. Tout ce qui excède cet idéal pour le saint évêque est péché, mais il taxe seulement de péché véniel l'union consentie uniquement pour apaiser la convoitise « en observant la foi jurée ».

Il va sans dire que le saint Docteur écarte ici de sa pensée tout artifice corrupteur de l'acte que la nature impose (1). *Il revient d'ailleurs plus loin (ch. x) sur ce point capital. A ses yeux, ce que l'Apôtre permet, tout en le pardonnant — cette chose n'est donc pas sans péché —, c'est ce « commerce que les époux ont ensemble simplement par passion, et non pas seulement pour avoir des enfants, parfois même sans penser nullement en avoir ». Chose, continue le saint évêque, que le mariage « ne nécessite pas » mais « excuse » : à deux conditions cependant, à savoir qu'une telle pratique « ne nuise pas au temps réservé à*

(1) Sur ce délicat chapitre nous ne pouvons nous étendre ici. Nous conseillons aux jeunes gens ou aux jeunes époux qui ont le devoir de s'instruire de leurs obligations de lire dans l'ouvrage du P. Lavaud le chapitre III de la II[e] Partie : *l'Église catholique et la limitation des naissances.*

la prière et ne dégénère pas dans un usage contraire à la nature ». *Saint Augustin précise ainsi sa pensée :*

Ce n'est pas le mariage qui pousse les époux à tel délit, mais il leur en fait obtenir le pardon, s'ils ne détournent point d'eux la miséricorde divine, soit en omettant de s'abstenir à certains jours de prière pour rendre plus efficaces, comme par un jeûne, leurs demandes, soit en changeant « l'usage qui est conforme à la nature en celui qui est contre nature » (Rom., I, 26), crime horrible en lui-même, plus damnable encore dans le mariage (ch. X).

*Dans un autre passage saint Augustin résume de façon encore plus concise sa pensée sur ce point, puis il prouve par l'Écriture l'*indissolubilité *du lien matrimonial :*

La continence ayant plus de mérite, le strict accomplissement du devoir conjugal étant pur de toute faute, l'exiger hors le besoin d'engendrer étant péché véniel, la fornication et l'adultère étant des crimes punissables, l'amour conjugal doit veiller à ne pas jeter dans la damnation l'un des conjoints tandis que l'autre cherche à s'acquérir plus d'honneur.

En effet, « celui qui renvoie sa femme hors le cas d'impudicité la rend adultère » (Matth., V, 32). Tant il est vrai que le lien conjugal, une fois contracté, est une chose si sainte, si sacramentelle, qu'il ne peut être rompu même par la séparation, puisque la femme abandonnée ne peut pas se marier sans adultère, son mari vivant, à un autre homme, bien que celui qui l'a répudiée soit cause de ce mal.

S'il en est ainsi, le lien social qui unit les époux a tant de force que, noué pour avoir des enfants, il ne peut se dénouer pour en avoir d'une autre union. Un homme pourrait renvoyer une femme stérile pour en épouser une qui lui donnerait une descendance, et cependant cela n'est pas permis. De notre temps, et selon la loi romaine, il ne

peut pas en prendre une seconde, tant que la première est vivante. De même si un homme quittait une femme adultère, ou une femme son mari infidèle, ils pourraient l'un et l'autre avoir de nombreux enfants d'un nouveau mariage. Or, si cela n'est pas permis, comme semble le prescrire la loi de Dieu, ne voit-on point par là toute la solidité du lien conjugal? Je ne crois pas, toutefois, qu'il aurait eu tant de force si dans l'état de mortalité misérable où nous sommes il n'était pas le signe mystérieux d'une chose plus grande, et un sacrement infrangible que les hommes ne peuvent renier ou essayer de rompre sans s'exposer au châtiment. En effet le divorce ne détruit pas le lien conjugal : ceux qu'il sépare restent époux et, après s'être répudiés, deviennent adultères avec les complices de leur nouvelle union. Ce n'est cependant que dans l'Église, qui est la cité de Dieu et sa « montagne sainte » (Ps. XLVII, 2), que le mariage est dans ces conditions (ch. VII).

Ceux qui vivent dans le mariage en respectant son essentielle intégrité sont dans la voie de la sainteté, selon la perfection de leur état. Mais cette sainteté à deux est-elle toujours possible? Si l'un des époux est infidèle, qu'adviendra-t-il de l'autre? Question vraiment angoissante pour tant de chrétiens mal mariés :

Lorsque saint Paul dit : « Celle qui n'est pas mariée s'occupe des choses du Seigneur, afin d'être sainte d'esprit et de corps » (I Cor., VII, 34), il ne faut pas l'entendre en ce sens qu'une chaste épouse chrétienne n'est pas sainte de corps, car c'est à tous les fidèles que l'Apôtre déclare : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui habite en vous, lequel vous tenez de Dieu? » (I Cor., VI, 19). Ils sont donc saints les corps des époux qui sont loyaux à Dieu et à eux-mêmes. Cette sainteté chez l'un ne souffre aucune atteinte de l'infidélité de l'autre : la sainteté de l'épouse sert plutôt au salut de l'époux infidèle — et pareillement la sainteté d'un mari

au salut de la femme infidèle. L'Apôtre l'affirme clairement quand il dit (I Cor., VII, 14) : « Le mari infidèle se trouve sanctifié dans la femme, et la femme infidèle est sanctifiée dans le frère (1). »

Ces paroles de l'Apôtre citées plus haut (2) signifient donc simplement que la sainteté des femmes non mariées est plus grande que celle des femmes mariées, et qu'elles ont droit à une meilleure récompense, ayant atteint un bien meilleur en ne pensant qu'à plaire au Seigneur. Ce n'est à pas dire qu'une femme fidèle, chaste en son mariage, ne pense pas aux moyens de plaire au Seigneur; seulement elle y pense moins, parce qu'elle songe aussi aux choses du monde, voulant plaire à son mari. Tout ce qu'a voulu dire d'elles l'Apôtre, c'est que le mariage les oblige comme une conséquence nécessaire de penser aux choses du monde et aux moyens de plaire à leurs maris (chap. XI).

(1) A vrai dire, le texte de l'Apôtre vise l'union des époux que la foi chrétienne saisissait en plein paganisme. Quand l'un des époux se convertissait, devait-il renvoyer l'autre conjoint? Saint Paul est catégorique : « Si quelque frère a une femme incroyante, et qu'elle consente à cohabiter avec lui, qu'il ne la renvoie pas; et toute femme qui a un mari incroyant (et celui-ci consent à cohabiter avec elle), qu'elle ne renvoie pas son mari. Car le mari incroyant se trouve sanctifié dans la femme, et la femme incroyante se trouve sanctifiée dans le frère » (I Cor., VII, 12-14). De quelle sanctification veut parler l'Apôtre? D'une sanctification légale, à coup sûr, rendant, en de telles circonstances, le mariage honnête, légal. Mais on a remarqué avec raison qu'il y a plus. Du fait de son union à l'épouse croyante, l'époux incroyant se trouve « entraîné d'une certaine façon dans le cercle d'action de la communauté des saints » (Allo), et de même l'épouse incroyante par l'époux croyant. Une influence morale intervient pour le salut de la partie infidèle. Et ceci vaut entre époux chrétiens, quand l'un, sans cesser de croire au Christ, est cependant infidèle à sa loi et à la foi conjugale. Par ce biais l'usage que saint Augustin fait de ce texte est juste.

(2) Il s'agit de I Cor., VII, 34.

BILLET D'APOSTOLUS

Le fruit des heures perdues

A qui d'entre mes lecteurs n'est-il pas arrivé, à la fin d'un jour, de vouloir palper quelque résultat, de n'en point trouver et de se dire alors : Qu'ai-je donc fait? Que de vides dans cette pauvre journée, pourtant employée à tant de tâches! Que de paroles inutiles, que de conversations banales, que de temps dispersé dans les fonctions de la vie, comme si le tout de mon occupation avait été seulement de vivre! Pourquoi tant de besognes et de distractions, et ces empêchements continus, et la visite de ce fâcheux, et ce mal de tête qui m'a empêché d'être dispos, ces impuissances, et enfin ce sommeil qui est venu ensevelir une journée lasse et déjà bien pleine de rêves? Le jour s'achève. Je n'ai donné à Dieu que mes intentions de mieux faire. Demain, je sais bien que ce sera la même chose, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Quel mystère que la vie humaine!

On a besoin de bien du courage pour accepter ses limites, et pour se connaître. Mais, sans cette première

acceptation, que de périls! La vie spirituelle doit être vécue par un esprit incarné dans les humbles conditions de la vie présente. Elle ne peut pas être, comme les rêves de retraite faits par le fonctionnaire, un idéal différé jusqu'au jour où, enfin, nous aurons le temps. Et il ne faudrait pas lire une revue de spiritualité comme celui qui lit le récit d'une exploration polaire ou d'une ascension stratosphérique : et comme si tout cela était quelque chose de trop beau et de réservé à des héros et aux saints. Tant que nous n'aurons pas cherché à incarner la sagesse dans les moments les plus obscurs et les plus réfractaires de nos vies, peu de chose encore sera fait, car c'est toute la trame de l'existence qui doit être imprégnée par l'Esprit. En cela consiste sans doute la science de la vie.

Déjà, nous pouvons trouver un enseignement en regardant le passé avec cette mémoire profonde et pieuse qui y discerne le passage de l'amour divin. Le moment présent est toujours le lieu de l'incertitude, du désordre et d'une certaine angoisse, mais en se disposant dans la douce immobilité de ce qui est révolu (et qui pour Dieu est toujours vibrant), voici que sa qualité change par une sorte de permanent miracle : sa monotonie devient de l'harmonie, ses remous se compensent, le plan divin apparaît par lambeaux, le sens de notre destin se découvre, l'appel de Dieu se signale, les événements trouvent leur ordre, les accidents se justifient, les épreuves on les comprend enfin, certaines rencontres nous les comparons aux visites d'un ange, le visage du Christ se lit sur notre histoire, son doux sourire d'amour s'imprime

sur ce voile et il glisse même à travers nos fautes. Cette transfiguration chacun peut s'en donner le spectacle, quand il pense aux jours écoulés. Alors il peut se dire que le présent, demain, sera passé et que nous comprendrons alors que le Christ y demeurait sacramentellement sous les espèces de nos troubles.

Et puis, même en ne faisant rien, on peut servir, si Dieu nous veut ainsi. Ils sont aussi des serviteurs, ceux qui se contentent d'être debout et d'attendre. *They also serve who only stand and wait.* Le vieux Milton, devenu aveugle, avait choisi et composé cette devise. Qu'elle nous enseigne le prix d'une simple attente. Penser à Dieu est une action, disait Joubert. Et quel est l'état de vie où cette action peut nous être ôtée? Et puis qu'une citation en appelle d'autres, qu'on m'excuse de rappeler cette pensée de Gratry à propos du style, mais qui trouve ici encore son application. Quand vous ne voyez rien, ne dites rien. « Ce silence-là aura son prix et rendra le reste sonore. » Il faut sans doute beaucoup de silence et de contemplation pour qu'une vie soit harmonieuse.

Et que ces heures perdues, qui sont aussi des créatures, qui sont l'étoffe grossière du temps, que ces heures fassent comprendre ce qu'a été l'Incarnation, dont jamais mon esprit ne devrait se détacher, puisqu'elle est l'Œuvre des œuvres. Un ami qui revenait de Palestine me disait, il y a peu de jours : « J'ai été

frappé dans ce pays par les parcours du Christ. La Judée était à trois jours de Nazareth. On y allait chaque année. Mais que de longues étapes sur les routes des caravanes! Eh oui, que d'heures perdues à aller simplement d'un point à un autre! » Pendant ces voyages que de conversations qui n'avaient pas d'autre objet que de créer un lien entre des consciences, comme le sang qui circule n'a d'autre objet que de porter la vie! Que de déchets apparents! Et pourtant ces déchets étaient la rançon de l'œuvre parfaite en quelques âmes. Il y a de grandes lacunes dans l'univers des corps, si bien que les parcelles de la matière paraissent se consumer dans un isolement insondable. Trois guêpes dans toute l'Europe, voilà la densité de la matière dans l'espace, voilà le degré d'encombrement du vide là où il est le plus rempli. C'est ce que nous apprend le plus récent calcul. Mais, dans l'univers moral, dans l'univers de la grâce, que d'immenses étendues d'attente : tous ces siècles qui séparent la première humanité du Rédempteur, et ces délais de l'Incarnation. Et, dans cette vie du Christ, que d'attentes encore...

J'allais plus loin, et je me disais qu'il fallait aussi du temps pour la simple charité. Il y a de ces personnes pressées de faire du bien et qui taylorisent même les sourires. On ne peut pas venir tout de suite au bout de ce qu'on voudrait dire, et bien souvent, dans les conversations, je crois qu'il faut un peu imiter ces paysans qui parlent des semailles, du mauvais temps, de la foire, de la politique, puis qui longuement se taisent, puis qui reprennent un cours d'entretien

indifférent jusqu'au moment où ils glissent le mot décisif et qui doit germer en silence.

Cela est plus vrai encore quand on se trouve en présence de ceux qui souffrent et qui ont des âmes délicates.

La souffrance des autres a besoin de temps pour apparaître. Elle se cache. Elle a la pudeur d'elle-même. On ne la voit pas plus qu'on ne voit la sève. Si on ne l'attend et ne la guette, si on ne reste longtemps comme à l'affût, dans des échanges de paroles indifférentes, alors on risque de passer à côté d'elle, sans l'avoir fait lever. L'âme est ainsi faite qu'elle ne peut se livrer à la hâte, et la confidence a besoin d'une terre banale où elle puisse pour ainsi dire tomber au hasard. Et dans cet univers où la profondeur se masque, et où on achète la perfection par des monceaux de déchets, je crois qu'il faut savoir perdre beaucoup de temps pour compatir.

APOSTOLUS.

Les Jocistes face au mariage

Pour voir dans la J.O.C. ce type achevé de l'Action Catholique proclamé par S. S. Pie XI dans une lettre récente, il importe de fixer notre attention sur ce mouvement à l'œuvre, ou, comme disent volontiers les jocistes, « sur la J.O.C. en marche ».

Les Semaines d'Études nationales sont le lieu privilégié d'une telle enquête. Celle de France vient de s'achever à Montigny. En avril dernier, à Godinne-sur-Meuse, la Wallonie tenait la sienne. L'animateur premier du mouvement jociste, M. le Chanoine Cardyn, y était présent, comme chaque année.

Les leçons doctrinales du Chanoine Cardyn portaient sur la grandeur et les exigences du Mariage Chrétien. Pour en comprendre la nature exacte, et surtout *la portée véritable*, il faut les replacer dans cette atmosphère unique que représente une Semaine d'Études nationale des dirigeants de la J.O.C. Là est le véritable enseignement. C'est dans cette atmosphère que nous voudrions mettre le lecteur, pour évoquer à ses yeux certains points lumineux, certaines idées particulièrement fécondes des leçons de Godinne.

Une atmosphère de vie spirituelle intense

Atmosphère d'une intensité spirituelle incomparable. Cette Semaine de Godinne groupe les dirigeants fédéraux des régions wallonnes de la Belgique. Ils sont là plus d'une centaine et représentent 17 fédérations, comptant chacune, en

moyenne, de 30 à 50 sections. Ces journées sont le point de concentration de toute une « année jociste ». Ils arrivent, ces dirigeants, tout vibrants d'une longue période de luttes, de victoires, ayant déjà à leur actif deux, trois, parfois cinq ou six années d'apostolat *intense* en plein milieu de travail, en pleine jeunesse ouvrière... Bruxelles, Liége, Mons, Charleroi, pays d'industrie et de charbonnages. Apostolat de conquête. Une conquête jamais finie ! Ils en savent — pour les avoir éprouvés moralement et physiquement — toutes les difficultés, les risques, les exigences. Ils savent cela parce qu'ils l'ont vécu dans leur propre chair.

A la base de leur action, il y a la prière (combien déjà sont devenus prêtres, ou religieux !), il y a le sacrifice, « l'hostie des fatigues », ceux des *sanas*. Et puis, la volonté de conquête. Volonté réelle. Volonté exécutrice. Un plan, une tactique, toute une science de pénétration de la masse par l'effort. Leur volonté de conquête soutient leurs frères jocistes au travail, présidents, comités de section, militants, des milliers de jeunes travailleurs, des milliers d'apôtres. Volonté de conquête qui, par ceux-là, parvient jusqu'à la masse qu'elle soulève *par le dedans*. Il s'agit là d'une action réfléchie, systématique, et pourtant frémissante. Un grand souffle y passe : l'esprit du Christ en sa volonté de conquête, de rédemption, d'amour. Il ne s'agit pas ici, dans ces Semaines d'Études et dans l'action, de déclamation, de cours à donner, mais d'une vérité à incarner en soi, réellement, par des milliers de jeunes travailleurs.

Cette année, M. Cardyn a donc exposé la vérité sur le Mariage, la doctrine chrétienne, sa grandeur, ses exigences, *toutes* ses exigences. Les principes ! Mais on ne rêve pas à la J.O.C. Demain, tout à l'heure, la *pratique* de cette doctrine, comment va-t-on l'accomplir ? Dans ce terrible courant des mœurs, dans la promiscuité du travail, des taudis, des transports, sous l'écrasement du chômage, dans ces milieux d'hommes sans pain, sans pudeur, en pleine pâte ouvrière où fermente le levain impur de la presse, du dancing, des spectacles, affiches, revues, cinémas, est-ce possible ? —

Après chaque leçon du chanoine Cardyn la question est posée clairement, presque brutalement, dans les réunions par groupes qui rassemblent les fédérations selon les contrées. Questions précises. Réponses vivantes, et non pas conceptuelles, réponses qui sont celles de milliers de vies dont, en pleine masse ouvrière, dans la lutte quotidienne, ces chefs ont été les témoins.

Questions précises : Connaissez-vous des familles ouvrières conscientes de leur mission providentielle? Avez-vous rencontré des familles qui ignorent tout de ce plan divin et qui agissent à l'encontre de ce plan? Avez-vous discerné les causes de cette situation : ignorance religieuse, immoralité, conditions de travail, crise économique, chômage? Exemples de conquête, de conversions, de mariages régularisés, de transformations morales obtenues grâce aux militants jocistes... Comment ces résultats ont-ils été obtenus? Prières? Sacrifices? services rendus, assistance de malades, ventes du journal, campagnes pascales, visites aux jeunes chômeurs? Donnez des exemples de redressement d'idées à propos du mariage et de la famille obtenus, dans les milieux de travail, à la caserne, dans les déplacements, par des discussions, l'exemple, une amitié, la franchise, la fierté, les services rendus. Comment faire pour répandre un esprit de conquête du milieu familial dans nos réunions, nos journaux, par nos différents services? Citez des exemples de jeunes travailleurs détournés de mauvaises fréquentations. Y a-t-il des chutes? Citez des exemples de transformation du milieu de travail, de quartiers, de casernes, où on a appris aux autres à respecter la jeune fille. Etc...

Citez des exemples de conduite jociste à propos des fréquentations et du problème des loisirs.

Réponses vivantes, disions-nous. On évoque les difficultés. Hostilité des parents qui, parfois, va jusqu'aux coups. Un dirigeant cite le cas d'un jociste dont la mère est en concubinage : six enfants, un taudis. Le jociste pourrait aller avec son père abandonné qu'il aime, mais il reste avec la mère, à cause des petits. Un autre a reçu des menaces de mort.

On compte les défaites, ceux qui flanchent, ceux qui n'ont pas compris à fond ou dont la générosité mal éclairée a été présomptueuse, les fréquentations risquées, les déchirements de ces cœurs de vingt ans : une jeune fille exige de son fiancé jociste qu'il ne porte pas l'insigne quand il sort avec elle...

On crie les victoires. Il y a eu des fiançailles qu'on a brisées pour *tenir* l'idéal. Une maman indifférente vient de communier, pour la première fois depuis trente ans. Une autre, hostile d'abord, assiste maintenant à la Messe tous les jours pour la conquête des *familles* ouvrières. Et des centaines d'exemples sont cités ainsi, tous marqués de l'authentique cachet de la simplicité, parfois de l'héroïsme.

Ensuite se tient la réunion générale. A la lumière de ces témoignages rassemblés on résume les plus graves obstacles, les plus sûrs remèdes, ceux qui, de l'avis de tous, ont déjà fait leur preuve. Tout cela sera repris selon la méthode jociste pendant l'année qui va suivre, dans toutes les sections. Déjà s'esquisse le plan, la tactique d'apostolat qui va se réaliser chaque jour, à travers tout le pays, par les enquêtes, les cercles d'études, les assemblées générales, les récollections, les Congrès régionaux, par l'effort, sans cesse renouvelé, des militants au combat. Effort d'apostolat, d'action catholique incomparable, résumé dans ce triple mot d'ordre du jeune Président Général : « Liberté dans la discussion, discipline après la décision, union dans l'action. »

Où la parole est une action

Voilà ce qu'il faut savoir pour saisir la portée de l'enseignement donné par le chanoine Cardyn. L'esprit de foi, de sacrifice, l'amour, — pierre de touche de cet immense labeur —, la volonté de conquête, la tactique réfléchie — fondée sur la réalité, souvent pathétique, de la vie des jeunes ouvriers —, la persévérance quotidienne, exécutrice de cette volonté, et ce frémissement intérieur de la Charité, voilà ce qui fait la J.O.C., ce terrain fécond où le grain de la parole rapporte cent pour un. L'*enseignement* prend ici

valeur d'*action*, de vie. On devine l'effet, sur des cœurs ainsi préparés, d'accents comme ceux-ci :

Il faut avoir le courage de regarder en face toutes les doctrines, les institutions, les mœurs, les pratiques qui affaiblissent, souillent, détruisent le mariage chrétien, — toutes ces doctrines qui disent que le mariage n'a pas d'origine divine mais qu'il a son origine dans le caprice. Le mariage est alors un loyer ! On loue sa femme : le contrat dépend du bon plaisir établi sur l'autorité civile.

A la base de la conquête de la famille il faut établir cette doctrine de son origine divine : la polygamie, la polyandrie, l'adultère, le divorce, sont opposés à la vérité du mariage et à son but.

Le divorce en détruit l'indissolubilité, la dignité. Qui en est toujours la victime ? La femme d'abord, l'enfant, — puis l'homme, qui se trouve victime de sa propre tyrannie, de sa faiblesse, de ses vices. Avec le divorce c'en est fini de la dignité, de l'ordre, de la société.

La mission des jeunes travailleurs chrétiens

Parce que ces vérités tombent dans des âmes prêtes à les vivre, elles agissent à la manière de germes qui font éclater tout ce qui s'oppose à leur essor. L'Évangile réalise ici toute sa définition : *une force de Dieu pour le salut*. Les remèdes aux maux qu'on dénonce seront *méthodiquement appliqués* à la société malade par cette armée de jeunes travailleurs. L'enseignement devient ici un *mot d'ordre de chef* :

Pour que cette loi divine du mariage puisse être observée, il faut que toutes les institutions, politiques, sociales, scolaires, économiques soient faites en vue du mariage. Nous pouvons voir, dans ses résultats présents, combien l'individualisme libéral a été contre la famille : combien de jeunes ouvriers, aujourd'hui, ne peuvent pas fonder une famille ! L'histoire économique du XIX^e^ siècle montre comment l'on a tué des milliers et des milliers de familles ouvrières par l'absence de réglementation du travail. Que d'exemples terribles seraient à citer ici ! Aujourd'hui encore, combien n'y a-t-il pas de familles disloquées par le travail de la femme ! Les dernières journées d'étude de la J.O.C.F. nous ont donné tant d'exemples de ces familles ainsi ruinées : le père est chômeur, la femme, reprise par le travail, perd le goût de ses devoirs de mère et d'épouse.

Il faut un régime social chrétien qui soit familial. Nous y reviendrons. Par exemple, dans la question des logements, quand on ne tient pas compte du taudis, de la promiscuité, ne parlons pas de la sainteté du mariage !

Que les conditions du salaire soient organisées pour permettre la dignité, la sainteté du mariage. N'oublions pas l'institution de l'école libre qui doit continuer l'éducation morale familiale.

C'est à la J.O.C. qu'appartient la mission de réaliser dans son milieu cet état social humain où pourra s'épanouir la famille chrétienne. Non pas dans un avenir lointain, ni tout à l'heure, mais dès maintenant, tout de suite :

Qui doit *s'incorporer* cette doctrine de vie, qui doit mener cette vie de famille ? Ceux qui peuvent *révolutionner par le dedans*, remplir cette mission de conquête spirituelle du milieu ouvrier, ce sont les jeunes travailleurs.

Vous êtes les fondateurs de ces foyers. C'est nous qui dans tous les milieux, par nos paroles, par notre conduite, par nos idées, par notre mouvement, devons impressionner l'opinion et préparer ces berceaux qui multiplieront les apôtres dont l'Église a besoin.

Quand la J.O.C. dit qu'elle a mission de répandre ces doctrines, ces institutions, ces mœurs, il n'y a là rien d'arbitraire ou de forcé : sans cela il n'est pas possible de relever la classe ouvrière. Dirigeants, nous avons une mission à remplir. Nous sommes mandatés pour la conquête chrétienne de la famille ouvrière.

Nous amorçons ici cette conquête.

A notre Congrès Jubilaire, en notre Chœur parlé, il faut que les 100.000 jocistes proclament par le spectacte de leur dignité, de leur pureté, qu'ils préparent déjà le renouveau chrétien de tous les pays.

Nous avons fait au Pape la promesse de conquérir la famille de nos camarades, de nous faire par toute notre vie les apôtres de la sainteté du mariage. Eh bien ! notre Congrès sera cette apothéose : on y verra se lever enfin l'aube de ces jeunes, *décidés* à donner ces familles à la classe ouvrière, capables de refaire ces berceaux chrétiens sans lesquels aucune classe ouvrière chrétienne n'est possible en ce monde et pour ce monde.

La conquête personnelle

La conquête du milieu de travail présuppose la *conquête personnelle*, elle l'exige et elle l'inspire. La rénovation de la société ne se fera que par une « révolution spirituelle », par un retour au plus pur esprit chrétien. Le chanoine Cardyn l'a dit et redit à Godinne... mais de telle façon que l'idéal sera demain réalisé par un effort soutenu :

Il ne suffit pas d'avoir un programme social et économique, de donner par exemple à toute famille ouvrière un beau logement de

quatre à cinq chambres. Aura t-on pour cela le courage d'avoir des enfants? *Le cadre ne suffit pas, il faut donner l'âme.* Un salaire familial? Il faut l'utiliser familialement et apprendre à dépenser son argent pour la sainteté de la famille.

Certes il faut un programme politique, social, économique, et en faire la propagande par la presse, les affiches, les chœurs parlés. Mais il ne faut pas se contenter d'une propagande verbale, déclamatoire : il faut une propagande vivante et vécue. Un seul moyen : il faut *incarner* cette doctrine. *La J.O.C. doit être l'incarnation vivante de cette doctrine.* Il faut la vivre, l'incorporer en soi et dans sa vie. Alors on la répandra. Partout où il y a un jociste, toujours il faut que cette doctrine du mariage se développe, rayonne. *Rien que parce qu'il est là.*

C'est pour cela que nous avons toujours dit : Nous ne faisons pas la révolution, *nous la sommes.* Nous sommes le germe de la société nouvelle. Notre-Seigneur disait à ses apôtres : Ne craignez pas, petit troupeau. Eh bien ! quand nous commencions, à la J.O.C., avec quatre ou cinq gosses, on se disait : Nous allons à la conquête du monde. Oui, et nous le disons encore : s'il y a douze Jocistes qui incarnent la Vérité sur le Mariage, il y a un germe de révolution qui va transformer la face de la société moderne, si ceux-là vont jusqu'à donner leur vie. Si vous comprenez cela, quelle espérance !

La conquête du milieu familial

Ainsi renouvelé par la grâce du Christ, le Jociste sera conduit à la conquête de sa propre famille d'abord, à la conquête des autres familles ensuite. La consigne que le chanoine Cardyn a donnée à ses militants les oblige à une attitude franchement chrétienne dans leur milieu déchristianisé. Nous assistons à la création d'un esprit nouveau : « *Jamais de honte* de notre propre famille... *Jamais de désespoir* : nous ne pouvons pénétrer les consciences ; si nous faisons notre devoir, Dieu fera le reste... *Jamais de mépris...* »

Ne jugeons pas, mettons-nous à leur place, alors nous comprendrons toutes les déficiences, toute détresse physique et morale. On se méconduit, on boit, il y a des scènes à la maison? Eh bien ! je dis qu'avant tout et malgré tout il faut apprendre à regarder sa famille non pas avec les yeux de la chair, avec les yeux d'une vulgaire fierté humaine, mais *avec les yeux de la foi*, pénétrés que l'on est de cette doctrine sur la sainteté du mariage.

Votre famille demeure toujours une institution divine. Vos parents sont les instruments, les représentants de Dieu. Il faut les regarder

comme cela. Quand on rencontre des prêtres tombés, indignes du caractère sacerdotal, il faut les plaindre, prier pour eux. Mais qu'est-ce que cela fait contre la dignité du sacerdoce? Parce qu'on rencontre des parents désunis, égarés, indignes, faut-il nier la sainteté de la famille, la sainteté du mariage? Faut-il qu'on oublie de regarder dans la lumière de la foi, une foi claire, rayonnante, la mission qu'ils ont reçue de Dieu, de ce sacerdoce, de cette collaboration avec Lui?

La première attitude est donc une attitude de foi dans la divinité du mariage. Cela est facile quand on y est aidé à tous les points de vue : fortune, intelligence, religion. Vous seriez vraiment un monstre si vous abandonniez le bon chemin. Quand le milieu est difficile, alors l'apostolat est méritoire. *On se trouve sur une partie du front jociste.* Il y a du mérite là-bas à continuer la lutte, à ne pas désespérer de la victoire. Il faut avoir une piété familiale, une piété filiale, très éclairées, *jusqu'auboutistes.* Aimer surnaturellement et *pratiquement* nos parents, être en exemple à nos frères et sœurs. Comprendre les difficultés, les faiblesses de nos parents. Connaître et comprendre leurs soucis matériels, moraux, spirituels, même s'ils n'en disent rien.

Comment de jeunes chrétiens animés d'un tel esprit, unis dans la communion des saints et dans un vaste effort *organique*, n'arriveraient-ils pas à transformer leur milieu? Les résultats sont là, et combien consolants :

Tous nos *services* aident à cette conquête familiale de la classe ouvrière : les journaux, le calendrier, l'agenda liturgique. Je connais des familles qui, tous les samedis soir, ensemble, préparent la messe du lendemain avec l'agenda. Il en va de même pour la prière jociste. On la récite ensemble. Il y a des mamans, — la prière est affichée dans la cuisine — qui la disent vingt fois par jour, *pour la conquête...* Nos préjocistes, les petits croisés! amènent leurs parents à la Communion pascale. Ils réussissent mieux souvent, car ils savent supplier. De même encore pour notre service de chômeurs : notre aide matérielle n'est qu'un moyen pour l'aide spirituelle. Et nos malades! Que de familles ont été conquises, là, par nos visites d'amitié... Ces équipes de jeunes filles qui viennent nettoyer la maison, orner les chambres, — les mamans ne résistent pas à ces visites-là. Rien ne résiste. On dit : ces jocistes, c'est partout : Voilà la vraie conquête.

On voit même, en ce moment, se renouveler le miracle de la primitive Église. Combien de petites servantes jocistes ont converti leurs patrons riches, comme les esclaves chrétiens convertissaient les patriciens et les patriciennes! L'une d'elles, dans une famille juive,

est devenue ces temps-ci la marraine au baptême de sa jeune maîtresse qu'elle avait convertie.

Pour la vente du calendrier, il y a une jociste bruxelloise qui visite plus de cinq cents familles bourgeoises. Quand cette jeune fille vient chez des ministres, chez des députés libéraux, Madame la reçoit, l'interroge sur son apostolat. Elle répond dans son langage faubourien. Cette enfant est toute pure, d'une grande simplicité. Quand elle raconte un peu ce qu'elle fait, comment elle va par les routes après son travail, et qu'on lui demande ce qu'elle reçoit pour cela, elle répond : « Moi ? J'use mes souliers ! C'est pour la J.O.C... » Tout le monde en parle, l'admire en disant : « Quel bien elle nous fait ! » Elle convertit ainsi ces familles.

Cet esprit de conquête essaime partout. Ce n'est pas la révolution à coups de poing, à coups de bombes, c'est la révolution par l'esprit, qu'on répand autour de soi, d'une perspective de vie nouvelle.

C'est un horizon nouveau, un nouveau champ de conquête. C'est l'ère d'un nouveau christianisme que nous allons amorcer, *d'un christianisme plus pénétrant*. C'est bien le Christ qui ressuscite en nous et qui, par nous, fait ressusciter tant de familles ouvrières pour sa gloire et pour la gloire de la Très Sainte Trinité.

Foyers jocistes

Appelés dès maintenant à faire régner autour d'eux l'idéal chrétien de la famille, les Jocistes doivent surtout se préparer à fonder eux-mêmes un foyer digne de Dieu. Quel motif pour le jeune travailleur de se garder pur ! Quel enthousiasme saint peut ainsi faire échec au feu des passions égoïstes !

C'est sur la famille que tout se fonde : sur elle s'établit, s'épanouit le véritable Royaume de Dieu. La jeunesse nouvelle que nous voulons être en ce monde nouveau que nous voulons fonder, c'est une jeunesse décidée, par son amour, par ses fiançailles, par son mariage, à établir le royaume de Dieu sur la terre *par les familles*, à le peupler de nouveaux élus et à donner au Créateur et Rédempteur cette collaboration que Dieu lui-même a voulu indispensable.

Nous sommes ici sur le terrain le plus concret et en même temps le plus beau de l'apostolat jociste. Nous sortons des généralités vagues distribuées d'un ton indifférent à un auditoire assoupi ! On montre à des jeunes gens avec toute la précision nécessaire un idéal, difficile mais exaltant, qu'ils veulent dès maintenant incarner dans leur vie :

Nous arrivons ainsi à ce qui est déjà le couronnement de l'action jociste, en même temps que sa première récompense : la préparation de notre propre famille future. Oui, la J.O.C. aurait fait faillite si elle ne parvenait pas à amener ses dirigeants, ses militants, ses membres, à réaliser dans leur propre mariage cette vérité qu'ils ont conquise. Nous avons trompé le Pape, les Évêques, l'Église, *nous avons trompé la classe ouvrière*, si nous ne parvenons pas à garantir de plus en plus la fondation de foyers, de mariages chrétiens, de familles chrétiennes.

Il ne s'agit plus ici de déclamations, de cours à donner, de vérité bonne pour autrui ! C'est une vérité qu'il faut réaliser soi-même. C'est une vérité qu'il nous faut réaliser dans la conception que nous avons de la future épouse, dans le choix de notre fiancée, dans notre préparation au mariage avec celle qui sera la maman de nos enfants, dans notre conduite vis-à-vis d'elle, dans notre idée à propos d'elle, dans les sentiments qu'elle fait jaillir en notre propre cœur. C'est là que se trouve la pierre de touche de notre sincérité : c'est une affaire personnelle, tellement personnelle que nous sommes absolument irremplaçables dans cette affaire-là. Si nous sommes faibles, si nous trahissons, *personne ne peut être à notre place dans ce secteur du front jociste*, pour y remplir *notre* mission dans l'établissement du royaume de Dieu. La conquête personnelle de notre foyer de demain décide de notre vie, de notre éternité. Parler de mariage à un jeune homme c'est parler d'une victoire à remporter, d'une cime à atteindre, victoire décisive pour lui et pour celle qui aura eu confiance en lui.

Il faut bien comprendre qu'il s'agit là d'un nouvel aspect de notre apostolat jociste. Cet apostolat va s'exercer dans nos fréquentations avec une jeune fille, dans nos fiançailles, dans la préparation de notre propre foyer. C'est là qu'il faut être un apôtre !

Quand on a ainsi compris les fiançailles, le mariage, comme cet apostolat à exercer où personne ne peut nous remplacer, alors on ne se donne pas à moitié, mais complètement, définitivement : *c'est la pierre de touche de tous les autres apostolats*. Et aussi longtemps que nous ne parviendrons pas, par notre exemple, à dire : mes fiançailles à moi, mon mariage à moi seront *cent pour cent* jocistes, — *nous n'avons pas résolu la question de la jeunesse ouvrière*. C'est la faillite vis-à-vis de l'Église.

Nous aurons une célébration jociste de nos fiançailles, de notre mariage. C'est là que nous serons jocistes avant tout. Et un militant jociste qui ne serait pas *jociste avant tout* dans ses fréquentations, dans le choix de sa fiancée, dans la célébration de ses fiançailles et de son mariage, je dirai : Mon Dieu ! Délivrez-nous de ce militant-là ! Il fait la honte de la J.O.C.

Les yeux illuminés du cœur

La J.O.C. est une *école de vie chrétienne authentique*, un milieu où se forment des chrétiens loyaux et fiers. Or quel quel est le champ d'action du jeune homme et de la jeune fille? A quel rôle capital doivent-ils d'abord se préparer? Le grand apôtre de la J.O.C. oblige ses militants à regarder la vie en face :

Nous affirmons que l'apostolat jociste est la réalisation actuelle qui pour le jeune homme et la jeune fille est la préparation la plus forte au mariage. L'apostolat jociste n'est pas conçu seulement en faveur des autres; il est, pour chacun de nos dirigeants, pour chacun de nos militants, la meilleure école de préparation à leur futur foyer, il est *la garantie* de leur propre mariage, de l'éducation, du bonheur de leurs enfants. Le dirigeant doit voir dans son travail, son apostolat, la meilleure façon de se former soi-même, la préparation morale pour acquérir les vertus, l'esprit de mortification. Pour aimer une jeune fille, mais, mon Dieu! qu'il faut être fort moralement, qu'il faut avoir cette vertu de mortification, la vertu de persévérance, la vertu du don de soi, la générosité, afin d'aimer une jeune fille pour elle-même et non pour soi-même.

Cette éducation morale, aucune école ne la donne comme la J.O.C. C'est dans tout l'apostolat jociste que se fait cette préparation au mariage. Vous n'en sauriez trouver de meilleure. En effet : le mariage, c'est l'union indissoluble d'un jeune homme et d'une jeune fille qui se lient devant Dieu pour la procréation et l'éducation de nouveaux élus; or tout l'apostolat de la J.O.C. nous apprend, à nous, à acquérir une conception surnaturelle de la jeune fille, à voir avec les yeux de la foi nos sœurs, nos voisines, nos compagnes de travail, comme nous regarderions la Très Sainte Vierge Marie, la Mère de Notre-Seigneur Jésus Christ. Pour nous, n'importe quelle jeune fille, c'est *une future maman d'un foyer chrétien pour une nouvelle classe ouvrière.*

C'est ainsi qu'il nous faut voir celle qui va décider de la sanctification d'un foyer, celle que le bon Dieu, que l'Église attendent pour être la maman de futurs sauveurs d'hommes. Il faut voir cette future apôtre dans la servante, dans l'ouvrière, la petite tailleuse, dans toute jeune fille, aussi mauvaise, aussi dévergondée qu'elle soit. Voir en elle celle qui peut et doit devenir la sanctificatrice d'un foyer chrétien.

Ce n'est pas avec les yeux de la passion, de la recherche, ce n'est pas avec les yeux de la chair qu'on voit cela, mais avec les yeux de la foi, de manière qu'aucun scandale et rien au monde ne puisse

nous enlever cette image de la jeune fille. Oui, cette jeunesse nouvelle que nous voulons créer pour créer un monde nouveau est la seule qui puisse fonder ces familles dont dépendent le salut de la classe ouvrière, l'expansion de l'Église et l'établissement du Royaume de Dieu...

De grâce, recherchez d'abord celle qui sera *la maman de vos enfants*, recherchez-la pour ses qualités de piété, de vertus morales, intellectuelles. Ce n'est pas son corps, ses attraits, ses habits, son langage, la sensualité, qui doivent provoquer votre choix, mais cette conception surnaturelle que vous avez de celle qui doit donner à l'Église de nouveaux apôtres et de nouveaux sauveurs.

Culte de la pureté

Et pour clore ces leçons, l'appel à la pureté ! Qu'on imagine cette ardente jeunesse, responsable de milliers de jeunes travailleurs leurs frères jocistes, écoutant avec la foi des premiers chrétiens la parole de Dieu, et l'on devinera la portée d'un tel enseignement adapté au milieu, à la vie, jeté vraiment comme une semence dans les âmes :

Il y faut du courage. La chasteté, cette vertu qui se rapporte si naturellement à la transmission de la vie, n'a rien d'arbitraire, de puéril. Il y a là une vertu virile par excellence. Il faut avoir cette conviction de conquête morale que toutes les précautions de prudence, de pudeur bien comprise, devant les besoins de la vie sexuelle, n'ont rien d'enfantin, de timide, de bigot. Il faut avoir la force morale de respecter l'acte du mariage en le considérant comme source de la vie physique et divine de vos enfants. Ce qui conduit aux crimes, aux maisons d'aliénés, ce qui tue tant de cœurs et ruine les corps, c'est l'impureté, avec toutes ses déchéances, physiques, morales, intellectuelles, — et non pas la chasteté victorieuse.

Il faut un courage *jusqu'auboutiste* : en prenant les moyens indispensables, cette chasteté est possible à tous, elle peut être reconquise par tous. Cette conception optimiste est le résultat de ma très longue expérience de la jeunesse. Il ne faut jamais désespérer d'aucun jeune travailleur, quelles que soient ses faiblesses. Avec la volonté nécessaire, on peut en sortir. Ne dites pas : C'est tyrannique. Non, c'est courageux, c'est viril, c'est jociste ! Rester chastes dans nos pensées, nos paroles, nos actes, devant les camarades, devant les jeunes filles, avoir en soi ce respect des autres, cette maîtrise de soi, voilà qui est jociste !

Pour vaincre ces difficultés, il ne s'agit pas de faire de l'initiation sexuelle. On y donne l'obsession de l'impureté, il n'y a rien de plus

malheureux que cela. Il ne s'agit pas non plus d'en parler beaucoup. Vous, dirigeants, ne vous occupez pas de cela! Quand vous rencontrez de ces malheureux, donnez-leur un idéal, un idéal positif, une vie *enthousiaste* à laquelle ils se donnent. Faites-les participer à l'activité jociste. Qu'ils y deviennent vos amis. Combien m'ont dit : « Je ne pense plus à *cela*, uniquement parce que je me suis donné à la J.O.C. » Mes amis, mes bien chers dirigeants, voulez-vous être des sauveurs? Voulez-vous une jeunesse nouvelle? Donnez un idéal nouveau, qui crée un dynamisme, une mystique extraordinaire!

La chasteté, nous ne pouvons la conquérir sans la pudeur. Le nudisme, les provocations sur les affiches et dans les revues, voudraient qu'il n'y ait dans l'amour que le corps, le sexe, la chair. Eh bien! au contraire, il faut avoir la fierté de la pudeur, de la prudence, de la discrétion. Nous sommes fiers de n'avoir pas fait certaines expériences, nous sommes fiers de n'être pas tombés dans la boue, nous sommes fiers d'avoir conservé l'intégrité de notre imagination vis-à-vis de celle qui sera un jour notre épouse. Ces énergies physiques et morales accumulées à deux pendant près de dix ans pourront être transmises à nos enfants. C'est une fortune qu'aucun milliardaire au monde qui s'est « amusé » avant son mariage ne peut donner à ses enfants. Les plus pauvres peuvent être sous ce rapport les rois et les reines de la création.

On le voit, il ne s'agit pas d'une doctrine nouvelle. Mais quel esprit nouveau! A vrai dire, c'est un retour à nos origines, une renaissance des méthodes qui ont assuré aux Apôtres la conquête du monde. Il faut se replacer dans l'atmosphère de ces journées si l'on veut saisir combien cet enseignement éclate en puissance, en virtualités incalculables. Quand le chanoine Cardyn parle à ses dirigeants, ce sont des paroles d'âme à âmes, et c'est pour cela que nous disons de son enseignement qu'il a une portée incalculable ; il sera *vécu*, en toute connaissance de cause, par des milliers et des milliers de jeunes cœurs, *incarné*, *réalisé* — envers et contre tout — par des milliers de jeunes travailleurs. Ils savent à quoi ils s'engagent. Ils croient. Ils veulent. Ils seront vainqueurs.

C'est seulement avec cette vision-là que l'on peut comprendre la solennité des paroles du Souverain Pontife quand il dit, du Congrès Jubilaire de la J.O.C. du 25 août, qu'il

« doit ouvrir une nouvelle expansion de la J.O.C. dans le monde entier », et qu'il doit faire éclater aux yeux de tous « les prodigieux résultats d'un mouvement où la Providence semble avoir mis sa signature ». Oui, dit M. Cardyn, ce sera un véritable pèlerinage, une marche à l'étoile. Les jeunes communistes eux-mêmes, là-bas dans la dure terre soviétique, rêvent de la J.O.C. C'est une rencontre décisive : le Premier Congrès International. « Du spectacle de notre foi, de notre vie, dépend leur foi, leur vie surnaturelle, l'expansion mondiale de la J.O.C. Nous allons manifester au monde qu'il y a une jeunesse nouvelle qui ne reculera devant rien pour la conquête de la Jeunesse Ouvrière, — une jeunesse nouvelle, la plus belle d'entre les belles, qui va délivrer le monde de ce cauchemar de guerre, de haine, de barbarie. Nous sommes les croisés, les apôtres, les chevaliers de la jeunesse nouvelle. Nous sommes au début d'une nouvelle bataille. Il n'y a rien à faire, l'avenir est à nous! »

C'est l'écho vibrant des paroles mêmes de Pie XI : « A ce Congrès, ce ne sera pas seulement la vigueur conquérante de la J.O.C. qui sera démontrée par les faits, c'est la jeunesse sans cesse renouvelée de l'Église elle-même qui resplendira avec son éblouissante beauté. »

Fr. Rouzet, O. P.

Une conception de la famille chrétienne et de l'apostolat familial

Il semble que, pour beaucoup de jeunes chrétiens qui ont particulièrement découvert la vie religieuse profonde et le don de soi de plus en plus grand auquel Dieu appelle les âmes, le mariage est un écueil. Chose étrange, ce sacrement si grand au dire de l'Apôtre lui-même est pour un grand

nombre la voie qui mène à l'embourgeoisement, à la fossilisation.

Tel qui fut, jeune homme, un apôtre fervent, mystique découvrant déjà les chemins magnifiques de l'union à Dieu, se sent tout dépaysé dans le mariage, perd peu à peu son élan et, par une sorte de dégradation curieuse d'énergie spirituelle, vient se ranger insensiblement avec les siens au niveau de ces familles qui fréquentent l'église, certes, et qu'un curé est heureux de compter parmi ses paroissiens solides, — mais qui sont loin d'être le levain dans la pâte ou la lumière qui brille sur le boisseau.

D'où vient ce phénomène si fréquent et si grave, pour les âmes elles-mêmes qui en sont les victimes, et pour l'œuvre de Dieu? Il y a sans doute des causes nombreuses et complexes. J'en vois une qui me paraît importante : c'est que si le célibataire trouve facilement une mystique et des modèles qui lui ouvrent la voie, qui le guident, les gens mariés ont pour ainsi dire tout à créer, tout à découvrir. On peut dire qu'il y a une mystique familiale, un apostolat familial, à vivre et à révéler aux jeunes familles chrétiennes (puisqu'elles sont l'avenir), une conception de la Famille qu'il importe d'incarner au plus tôt si l'on veut que celle-ci remplisse vraiment son rôle, *rôle capital*, dans le développement spirituel du monde.

Il me semble qu'on aborde trop souvent, à tort, le mariage comme une déchéance, un port de salut dans certaines difficultés fort ennuyeuses, ou encore *comme une concession* à l'esprit du monde. Se marier, pour beaucoup, signifie presque implicitement : (pour le chrétien comme pour les autres) *se ranger*, abandonner le dépassement généreux de soi, la lutte de chaque jour, pour accepter une petite vie moyenne, confortable à tous égards, d'où est banni tout ascétisme, et dans laquelle entrent à flots tous les échos, toute la vie du monde, dans ce qu'elle a de dissipant pour la vie spirituelle : distractions, habitudes de mollesse, bons repas, et le reste.

Il faudrait rappeler aux jeunes qui se marient que le mariage est une vocation, une vocation de sainteté et d'apostolat, *au même titre* que la prêtrise ou la vocation monacale. Il faudrait rappeler le texte si important de saint Paul sur la diversité des vocations dans un même corps : les uns sont docteurs, les autres apôtres... et nous dirons : « les uns

célibataires, les autres *mariés* »... Il faudrait rappeler que, dans quelque état qu'il choisisse, le chrétien reste *d'abord* chrétien, chrétien instituteur, chétien dominicain, chrétien ouvrier, chrétien marié.

C'est Érasme qui, non sans ironie, compare certaines familles à un monastère, le mari jouant le rôle d'abbé, etc... J'aimerais, ne lui en déplaise, reprendre cette comparaison. Oui, vraiment, la famille chrétienne doit être un petit *monastère*. Et voyez ce que suggère ce mot. Un monastère, c'est-à-dire un foyer de vie spirituelle. Un foyer organisé — un milieu où la prière, le recueillement, l'élévation à Dieu, sont aussi naturels que de parler ou de respirer. Faisons un retour sur nous-mêmes : en est-il ainsi dans nos familles soi-disant chrétiennes?

Il me semble que le tableau de cette famille idéale, de ce « monastère familial », serait à peu près le suivant :

Ce foyer serait d'abord, pour chacun de ses membres, un milieu où l'on retrouve l'atmosphère d'une communauté spirituelle vraiment vivante; une organisation intérieure, une division et aussi une communauté de travail, *centrées* sur le service et la louange de Dieu. Un endroit organisé, meublé, de telle façon que la prière et le recueillement y soient faciles, ou du moins facilités — un mode de vie où Dieu ait la première place, où l'on commence avec lui la journée, où on le retrouve à heures déterminées dans la méditation commune, au bénédicite du repas, dans la conversation et les lectures, dans la prière du soir...; un foyer où l'on prie à la table même où l'on travaille, à celle sur laquelle on prendra les repas; où chaque chose rappelle à la réalité spirituelle, à la vocation poursuivie; un foyer moderne certes, mais où rien n'incite à la mollesse, à la rêverie, à la dissipation banale, à la dispersion, où tout parle de Dieu et du travail pour Dieu.

Je sais bien qu'il peut y avoir des causes de dispersion et de troubles : les enfants d'abord, — la bonne s'il en faut une, — les voisins peut-être. Elles sont difficiles parfois à résoudre, mais elles sont solubles.

Les enfants — la chambre d'enfants. Et, bien entendu, dès que c'est possible, l'intégration des enfants dans la vie religieuse familiale.

La bonne — choisir quelqu'un de chrétien, j'entends, jeune,

qu'on puisse former, faire entrer dans la famille, mettre au diapason du foyer. C'est difficile, ce n'est pas impossible. Il faut savoir s'occuper de ceux qui nous servent. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point.

Les voisins — il suffit de régler dès le début les relations — la plus grande indépendance s'impose tout de suite.

Et voici que ce « monastère familial » (en dehors des entreprises particulières et extrinsèques de chacun de ses membres, selon son orientation personnelle) se révèle merveilleusement constitué pour un apostolat nouveau, un apostolat extraordinairement souple. Je voudrais que ce foyer, en vrai monastère qu'il veut être, fût ouvert aux âmes, à toutes les âmes de bonne volonté. Les célibataires débiles ou déprimés viendraient y respirer l'atmosphère tonifiante et heureuse, s'y refaire une santé spirituelle, y passer quelques jours de retraite dans une communauté vraiment humaine et vraiment chrétienne. Les jeunes y viendraient apprendre à prier et à méditer. Ils y verraient ce qu'est une vraie famille chrétienne, ils y « prendraient de la graine ». Les incroyants, selon leur degré d'ouverture spirituelle, y viendraient parler des grands problèmes de la vie, d'autres y entendraient de la belle musique; d'autres viendraient y chercher des livres; d'autres simplement y jouir un peu de cette douce paix et de cette joie que l'on trouve autour d'une table familiale où parents et *enfants* s'aiment dans la vraie charité. Ainsi par sa seule vie spontanée, un tel foyer donnerait à chaque âme la dose de nourriture dont elle a besoin, et il la donnerait avec une merveilleuse facilité, sans qu'on sente le topo, la conférence, l'embrigadement. Et dans une paroisse qui dira le rayonnement *spontané* d'un tel monastère, l'encouragement précieux qu'il donne à tous!

Mais, bien sûr, un tel foyer ne se réalise pas en un jour. Il faut peiner et pâtir, subir des échecs et patiemment recommencer. Mais quand on prend un tel idéal comme but et qu'on s'efforce de l'atteindre, il ne peut plus être question de fossilisation et d'embourgeoisement. Quand on conçoit ainsi le mariage comme un *progrès* indéfini, une œuvre qui va sans cesse fructifiant, il n'est plus possible de l'aborder comme une déchéance, une concession, un moins être.

G. G.

Les Pères Blancs au Ruanda

L'œuvre de Dieu se réalise, dans les âmes comme dans les peuples, d'une manière qui lui est particulière. Les débuts en sont cachés, enveloppés de silence et d'obscurité, objet d'inattention ou même de dédain de la part du commun des hommes. Ceux d'entre eux dont la Providence daigne se servir suivent l'impulsion de l'Esprit, au gré des circonstances, dans une foi nue, dépouillée d'appuis sensibles; le sacrifice continuel d'eux-mêmes marque du signe de la Croix chacune de leurs démarches. Ce sont là les commencements; mais lorsque le bon grain, semé dans les larmes, a lentement germé, patiemment pris racine, s'est enfin développé, alors arrive le temps d'une moisson magnifique, toute la plaine se couvre d'épis et le froment vient de toute part s'accumuler dans les greniers du Père de famille. Telle est l'histoire des grandes âmes, véritablement chrétiennes, celle des fondations religieuses des Saints, telle est aussi l'histoire de la mission des Pères Blancs au Ruanda.

Là-bas le temps de la récolte est commencé. Après trente ans d'efforts, après d'humbles débuts en 1900, après les difficultés causées par la guerre mondiale, tout un peuple noir se lève maintenant à la lumière de l'Évangile; prêtres et catéchistes ne peuvent suffire à la tâche. Les chefs, d'abord hostiles, se sont convertis, peu à peu, presque tous; les enfants garnissent les écoles; des séminaristes indigènes, que le seul embarras est de choisir parmi les plus dignes, accourent se consacrer au service du Christ; des prêtres noirs occupent déjà plusieurs postes et leur nombre dépassera bientôt celui des missionnaires; le jeune souverain, qui a pris place depuis longtemps parmi les catéchumènes, se prépare à la grâce baptismale dans l'exercice d'un pouvoir conforme à la justice et à la charité; les vieux et les vieilles, dont s'occupent des instructeurs appropriés, renoncent aux superstitions de leur enfance; il n'est même guère de païens

qui ne soient suffisamment instruits des vérités chrétiennes pour pouvoir recevoir le baptême, s'ils le demandent, à l'article de la mort. Tout ce peuple travaille de ses bras à la construction des églises et des écoles; chacun apporte son obole pour les œuvres de la mission et le denier de Saint-Pierre; dans leur joie d'avoir découvert l'Évangile ils semblent se hâter afin de réparer de longs siècles d'ignorance; plus que toute autre chose, ils ont compris le mystère de l'Eucharistie : au Ruanda on a besoin de ciboires spéciaux, grands comme des corbeilles, pour rassasier de la nourriture consacrée les âmes, ardentes et humbles, qui la réclament. Le grand rêve du Cardinal Lavigerie, celui d'une Afrique gagnée au Christ, se réalise dans des conditions pour nous inattendues, telles qu'une âme aussi grande que la sienne pouvait seule les prévoir, en organisant, par avance, le moyen de les faire naître.

Sans doute le terrain sur lequel les Pères Blancs ont été appelés à travailler au Ruanda était-il nettement favorable. Une race noire saine, intelligente, laborieuse, adonnée aux occupations agricoles, une religion simple et haute, quoique mêlée de sorcellerie, un sens développé de la vie de famille, formaient un ensemble, rarement réuni, d'éléments de choix qui facilitèrent la diffusion de l'Évangile. Néanmoins c'est toujours une chose extrêmement émouvante que d'assister à la rencontre de l'Église, vieille déjà de tant de siècles, avec un peuple nouveau qui jusqu'ici avait échappé à son action. On se sent reporté, par la pensée, aux débuts mêmes du christianisme, à la prédication des Apôtres dans les milieux païens; on retrouve, dans cette histoire d'hier les mêmes tâtonnants débuts, la même fraîcheur d'aube, la même pureté fervente des sentiments dont nous percevons encore l'écho dans les lettres de saint Paul, de saint Ignace d'Antioche, dans les Actes des Martyrs, dans les premières formules de la liturgie chrétienne. C'est une même œuvre qui continue, plus divine qu'humaine, l'œuvre d'une Église toujours jeune, fiancée sans tares et sans rides, toujours vibrante au souffle de l'Esprit, toujours riche de son Baptême et de son Eucharistie, attachée au Symbole de sa foi, à la vérité de son dogme, à l'unité de sa hiérarchie.

Voilà les nouvelles qui nous viennent de l'Afrique, mais

encore fallait-il que quelqu'un nous les apportât. Les missionnaires eux-mêmes ont judicieusement pensé qu'ils devaient prolonger leur action apostolique en nous permettant de nous y associer, au moins en esprit, en nous faisant bénéficier nous, membres de la même Église, de cette « édification » d'une partie vivante de cette Église dans le centre africain. Le projet étant conçu, il a été réalisé à la missionnaire, avec beaucoup de verve, de franchise et d'entrain. Le numéro du mois de mars de la Revue des Pères Blancs, *Grands Lacs*, réunit une copieuse documentation touchant l'épopée chrétienne du Ruanda, telle que l'on vient de l'évoquer à grands traits (1). Les apôtres de la brousse sont aussi des écrivains, des architectes, des professeurs, des ethnologues. Ils nous parlent du pays et de ses ressources, des mœurs et des coutumes des habitants, ils nous citent leurs lettres et nous font assister à leurs débats; nous apprenons l'existence d'une presse en langue indigène, le développement de l'instruction allant de pair avec celui de la foi puisqu'on ne baptise que les catéchumènes qui savent lire; d'émouvantes photographies ajoutent un appoint indispensable au charme et à la variété des articles. L'esprit critique n'est pas absent de ces récits, les missionnaires se soucient de la difficulté qui naît de la masse même des conversions, il faut entretenir dans la foi et dans la pratique de la vertu tous ces néophytes, le clergé est peu nombreux, surchargé de besogne, les ressources financières se trouvent insuffisantes devant les besoins multipliés. Telle est l'anxiété de ces prêtres devant la moisson qui blanchit : les greniers seront-ils assez vastes et assez solidement charpentés pour la contenir? C'est l'excès seul de la récolte que craignent ces bons ouvriers; ne pensant plus à leurs fatigues, l'étendue de leur succès les trouve humblement étonnés et saintement inquiets. Que pourrait-on ajouter de plus beau à leur louange?

H.-D. Simonin, O. P.

(1) *Grands Lacs* (Collège théologique des Pères Blancs, Louvain-Héverlé, Belgique). Numéro spécial de mars, 144 pages dont 16 en héliogravure : *Où l'Esprit-Saint souffle en tornade. Les Pères Blancs au Ruanda. Un Document. Une Épopée* (prix : 5 fr.).

L'intelligence de la prière liturgique

Nos lecteurs savent l'importance des Semaines Liturgiques belges : congrès vraiment nationaux, qui mobilisent une part importante du clergé et l'aile marchante de l'Action catholique, et donnent une impulsion sans cesse accrue à la vie chrétienne du peuple.

La prochaine Semaine, qui se tiendra à Louvain, Abbaye du Mont-César, du 29 juillet au 1er août, abordera les problèmes relatifs à *l'intelligence de la prière liturgique : l'intelligence du Psautier, l'intelligence de la Messe, l'intelligence de l'Office divin, la liturgie école de spiritualité*. Tels sont les thèmes généraux qui seront étudiés, au point de vue théorique et pratique, par les maîtres les plus compétents. *La Vie Spirituelle* ne manquera pas d'en rendre compte : nous tenons cependant à signaler dès maintenant à nos lecteurs ces très instructives journées d'étude et d'action liturgiques. Il nous suffira de citer quelques titres des principaux rapports pour en montrer tout l'intérêt : *L'interprétation chrétienne du Psautier* (Chanoine Rongy), — *La piété des psaumes règle de notre prière* (M. Weber), — *La difficile intelligence des épîtres de la Messe* (R. P. Braun), — *Les pièces d'une messe sont-elles solidaires ou indépendantes?* (Dom Capelle), — *L'actualité des mystères du Christ dans la liturgie* (Dom P. de Puniet), — *La prière officiellement réglée peut-elle être pleinement intérieure?* (Dom Ryelandt), — *Le rôle du peuple dans l'office divin à la lumière de l'histoire* (Mgr Callewaert), — *Dans quelle mesure convient-il que les fidèles reprennent l'usage de l'office divin?* (abbé Hoornaert). Les problèmes pratiques sont aussi franchement abordés. Comment faire valoir les textes des psaumes, ceux du missel? Comment faciliter le chant collectif? On le voit, sur ce plan liturgique, toute la doctrine tend à la vie et à la restauration de l'esprit chrétien dans la masse. L'action liturgique s'avère ainsi l'une des formes les plus importantes et les plus effectives de l'Action catholique.

E. L.

LECTURES

Paul Claudel auteur spirituel

La publication d'un ouvrage de Paul Claudel est un événement littéraire, mais il peut arriver aussi, et c'est le cas de ces deux livres : *Positions et Propositions II* (1) et *Écoute, ma fille* (2), que ce soit un événement spirituel. Toute sa vie, ce grand poëte chrétien n'a cessé de s'adresser à ses frères dans la Foi, pensant que le talent qui lui avait été donné ne devait pas demeurer stérile. Il n'a été que médiocrement entendu. C'est chez nous qu'on lui reproche avec la pire incompréhension son obscurité, son étrangeté, sa rareté. Il y a comme une mauvaise conscience des catholiques à l'endroit de Paul Claudel, et ceci explique peut-être cela. On n'a pas accueilli Claudel comme on l'aurait dû, et l'on prétend que c'est sa faute, que le génie doit se mettre à l'alignement, que l'on n'a pas pris la Bastille pour reconnaître de nouveaux privilèges. Lui cependant ne laisse pas de songer avec tendresse à ceux qui le repoussent, et il dédie aux femmes et jeunes filles de France, de Belgique et du Canada, dans un volume à trois francs, un choix de poëmes. Cette fois, on ne dira pas que c'est trop cher, et réservé à une clientèle de riches snobs. J'imagine volontiers *Écoute, ma fille*, attaché par une épingle à linge derrière la vitre de Mme Leroy, qui vend de la mercerie et quelques bons livres sur la place de l'église. Quand les enfants de Marie ont déposé leur voile blanc et leur scapulaire, elles considèrent, sur la couverture blanche et bleue, à leurs couleurs, cette Vierge qui écoute, leur mère et leur sœur aînée. Qu'elles n'aient donc pas peur de ne pas comprendre : c'est aussi simple que le cœur virginal. Le poëte a chanté pour le peuple fidèle ; il a mis ses pas dans les pas de la Liturgie. Ce qu'on dit à l'église et ce qui est écrit là, c'est la même chose, avec cette différence que le latin est celui de Paul Claudel, le meilleur français de chez nous. Si nous voulons refaire une Chrétienté, et notre tâche ne sera pas terminée tant que nous n'y serons point parvenus, il faut

(1) et (2) 1 vol. chez Gallimard, 1934.

que dans cette cité moins imparfaite le poëte et l'artiste aussi aient leur place. Que la petite ouvrière chrétienne qui use ses doigts sur l'aiguille, et la paysanne qui fait la litière des bêtes, et la bourgeoisie pas assez jolie ni assez riche, qui ne sait si elle trouvera jamais un époux, ne se croient pas indignes de la beauté, puisqu'elles ne se jugent pas indignes de l'Amour, lorsqu'elles approchent de la Sainte Table. Voici donc un grand poëte à portée de leur bourse, de leur main, de leur esprit et de leur cœur. Qu'elles n'hésitent pas à le prendre avec elles. Il les conduira de Noël à Noël, à travers tant de fêtes et d'incomparables grandeurs, qui sont notre héritage et notre précieux patrimoine. Elles sauront par lui, si elles en pouvaient douter, que la religion n'est pas une misérable faiblesse de femmes, comme la cuisine et le ravaudage, qui sont de nobles et nécessaires occupations. Si les Messieurs ne veulent pas aller à vêpres, et si même quelques-uns poussent la force d'âme jusqu'à demeurer devant la porte avec leur chapeau sur la tête quand ils accompagnent un enterrement religieux, c'est évidemment leur affaire. Mais voici le poëte qui parle d'une voix mâle; il n'a pas honte, lui, de s'agenouiller au milieu des femmes, et il dit en même temps des choses si grandes que notre cœur a peine à les contenir. Sa Foi inébranlable soutient la nôtre qui chancelle; il connaît la beauté du monde, et il n'y a pas une splendeur sur terre qui lui soit étrangère, comme on le sent bien à la plénitude et à la richesse de son vers. Et pourtant, ce dont il nous parle, c'est d'une réalité invisible qui passe infiniment tout le visible et tout ce à quoi les hommes sont misérablement attachés. Telle est cette parole qu'il nous invite une fois de plus à écouter, après tant de siècles déjà de Christianisme. Mais comme elle est inépuisable, le verbe humain peut indéfiniment se multiplier autour d'elle, ainsi que l'innombrable création autour du Créateur unique. C'est pourquoi les grands poëtes sont suscités d'âge en âge non pour dire des choses nouvelles, mais pour répéter les anciennes, chacun avec sa voix particulière et l'accent de son époque. Lorsque Claudel sera un classique, il ne sera plus temps de le lire; mais c'est aujourd'hui, et tout de suite, que les femmes et jeunes filles chrétiennes de langue française, pour enrichir et soutenir leur prière, doivent apprendre à chanter avec lui.

Positions et Propositions II, c'est tout autre chose. Mais il faut d'abord expliquer le titre. Paul Claudel n'a jamais cessé, toute sa vie, de faire le point, de marquer exactement sa position, tâche particulièrement nécessaire pour un voyageur comme il fut. Ensuite, comme il ne s'attribue aucune espèce d'autorité dogmatique, il n'affirme pas, il propose. A nous de nous engager, suivant notre gré, sur les chemins qu'il nous suggère. Cette méthode que, dans le recueil précédent, il appliquait à la littérature, il l'emploie aujourd'hui en des matières religieuses. On trouvera ici des lettres, des conférences et des essais. Il ne faut pas trop y chercher un ordre formel, ni même chronologique. En réalité, il y a des années que Claudel fait de la religion sa principale étude. Lorsque plus tard on pourra lire sa prodigieuse correspondance, on verra qu'elle est presque toute consacrée, non pas à des questions littéraires et artistiques, mais à de graves discussions religieuses, où il s'agit presque toujours de ramener à Dieu quelque âme égarée. Qu'il me suffise, sur ce point, de rappeler les lettres à Jacques Rivière (1). Les années passent, et Claudel continue. Presque tous les morceaux ici recueillis sont postérieurs à 1910.

Il ne saurait être question de les analyser, ni même de les énumérer l'un après l'autre. Pourtant, bien que leur caractère soit très différent, le ton de la lettre n'étant pas celui de la conférence, ni celui de l'essai, et il y a encore de véritables petits traités, extrêmement concis et ramassés, comme les *Propositions sur la justice*, *la Physique de l'Eucharistie*, *du Mal et de la Liberté*, tous ces écrits baignent dans une atmosphère commune, que l'on pourrait ainsi définir : la fermeté d'une Foi sans surprise, qui s'attache chaque jour plus profondément à scruter, dans toutes ses manifestations, l'inépuisable vérité. Toute l'expérience de Paul Claudel est sans cesse ramenée à cet unique objet. C'est l'expérience d'un poëte et celle d'un diplomate qui a parcouru la terre entière, qui ne connaît pas moins la sagesse chinoise que la grecque, l'art des peintres japonais que celui des bâtisseurs de nos cathédrales. Il réunit tout dans son cœur catholique. Aucune de ces choses ne fait difficulté pour lui, mais toutes consonnent. Voyez par exemple cette lettre sur l'Incarnation, écrite « par un temps

(1) Un volume chez Plon, dans la collection du *Roseau d'or*, 1927.

de neige au 34e étage d'une des plus hautes tours de New-York ». C'est une épitre pleine de théologie, et qui se termine par cette pieuse et affectueuse invocation : « Puisse Dieu faire fructifier toutes ces paroles dans votre cœur! Je vous les offre pour votre fête, la glorieuse martyre sainte Agnès toute vermeille et rayonnante dans ses cheveux blonds et dans le sang éclatant qu'elle a répandu pour la gloire de Jésus-Christ! » Ainsi, à travers ces pages tantôt sévères et tantôt humoristiques, d'un humour très particulier, dû peut-être au long séjour de Claudel dans les pays anglo-saxons, mais plus encore sans doute à sa souche paysanne, court comme un fleuve caché de tendresse qui s'exhale de distance en distance.

S'il en fallait une preuve, je la chercherais dans ces deux fragments sur saint Joseph, où la longue méditation sur l'Écriture, l'expérience poétique, la connaissance réaliste des humbles choses quotidiennes et la piété la plus simple forment un mélange si savoureux. Tantôt il nous montre l'humble charpentier de Nazareth, qui exécute de son mieux les commandes de la clientèle; et tantôt l'aspect majestueux de l'Observateur de la Loi. C'est toujours le même « Patriarche intérieur », ainsi que Claudel le nomme dans un de ses poëmes, celui qui ne parle pas dans l'Écriture, mais dont le silence et la présence sont l'accomplissement de tant de paroles inspirées. De saint Joseph je passerais tout naturellement aux *Invités à l'attention* qui sont les allongés de Berck, pour lesquels Claudel a écrit quelques-unes de ses pages les plus admirables. Mais ce qui peut-être, plus que tout le reste, à mon sens, donne la clef du livre entier, c'est le *Projet d'une église souterraine à Chicago*. Il s'agit de sanctifier la grande ville moderne, brûlante de fièvre et de mouvement, de même qu'il s'agit pour le poëte de sanctifier une époque qui semble incapable de recueillement. Alors, nous n'allons pas élever un de ces hauts édifices qui jadis dominaient la cité comme le pasteur domine son troupeau. Au milieu des bâtisses profanes, il apparaitrait toujours trop petit. Mais nous allons creuser sous la ville une cavité, une grotte de prière, de silence et de paix, ainsi que la cavité de notre poitrine où s'accumule le souffle. Déjà on trouvait, sous une autre forme, la même idée dans *la Ville*, qui est une œuvre de la jeunesse du poëte. Mais, reprise après quarante ans, elle con-

tient aujourd'hui un plus riche symbole. Il s'agit d'ouvrir sous les pieds de nos contemporains une trappe irrésistible, qui les oblige à s'enfoncer jusqu'aux profondeurs silencieuses où Dieu ne se lasse pas de les attendre. Peut-être que toute la poésie de Paul Claudel, après tout, n'est qu'un appareil de ce genre. Ne disait-il pas de lui-même, au temps des *Grandes Odes* :

Faites que je sois entre les hommes comme une personne sans visage et ma
Parole sur eux sans aucun son comme un semeur de silence, comme un semeur de ténèbres, comme un semeur d'églises,
Comme un semeur de la mesure de Dieu.

Dans ce recueil d'essais, les chrétiens qui connaissent et admirent Claudel, et ceux qui ne le connaissent pas, apprendront à méditer, à creuser plus profondément les vérités dont ils vivent; ils goûteront leur éternelle jeunesse, ils éprouveront leur inébranlable solidité et, après avoir lu, ils se sentiront mieux assurés contre le monde, un monde qui ne nous semble peut-être hostile ou indifférent que parce nous ne soupçonnons pas assez l'insondable abîme sous lui, qui attend que Dieu l'habite.

JACQUES MADAULE.

Saint Augustin et l'idéal monastique

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* connaissent déjà ce que fut « la vie commune à Hippone » par un article paru en septembre dernier (1); l'auteur publie aujourd'hui dans la « Bibliothèque augustinienne » le volume d'où cet article était extrait (2). Le but que le P. Mellet se propose est de

(1) M. Mellet, *La vie commune à Hippone* (Vie Spirituelle du 1er septembre 1934, p. 196).

(2) M. Mellet, O. P., *L'Itinéraire et l'Idéal monastique de saint Augustin* (Bibliothèque Augustinienne, Desclée, 1 vol. in-8°, 152 p.).

montrer un des aspects jusqu'ici peu connus de l'activité et de la vie de saint Augustin : ses rêves de vie monastique et leur progressive réalisation. Dès les premières lignes, nous sommes dans l'atmosphère qui caractérise ce beau livre. Il ne s'agit pas d'une étude aride de textes et de documents. « C'est dans l'âme des saints que l'historien doit poursuivre le principe de ces idéals de vie religieuse », nous dit l'auteur : aussi nous va-t-il faire suivre, en des pages rayonnantes de vie, l' « Itinéraire » que le saint parcourut en son âme, avant de nous dire ce que fut son idéal monastique.

L'idée maîtresse qui commandera tout le livre, comme elle a dirigé tout l'*Itinéraire*, est, dès l'abord, mise en pleine lumière. Il s'agit pour saint Augustin d'aller à Dieu, mais encore, à la différence des solitaires égyptiens, d'emmener avec lui des compagnons de voyage : son cœur a besoin de Dieu, mais il demande aussi à trouver en des âmes amies le réconfort qu'il lui faut et comme une image déjà du Dieu qu'il cherche : « Saint Augustin n'aima jamais l'isolement : peu à peu sa voie vers Dieu se précisera plus étroite et rigoureuse, mais jamais son ascétisme ne le conduira à renoncer au culte de l'amitié. Son âme de saint y puisera jusque dans les lassitudes du soir cette fraîcheur éternelle, et l'idéal de vie qu'il proposera à ses disciples respirera cette je ne sais quelle aisance humaine et divine, fleurs exquises des affections profondes. » La vie commune ne sera pas pour lui la juxtaposition d'individualités étrangères les unes aux autres, et seulement unies par la pratique de quelques rits communs; la vie commune implique, au fond des cœurs, un amour authentique et vivant, seule condition d'union réelle. Voilà l'idéal.

Saint Augustin y court. Cassiciacum : le fils de Monique y réalise déjà, entouré de sa mère et de quelques amis, ses premiers rêves de vie commune; il détermine le but à atteindre dans une formule débordante de désirs : « Chercher ensemble et d'un commun accord nos âmes et Dieu. » Mais Cassiciacum n'a rien encore d'un monastère; Augustin, rien encore d'un moine. A Thagaste, l'idéal monastique se précise, s'amplifie ; on y comprend aussi que la contemplation — « se diviniser dans la paix » — peut et doit déborder en apostolat, et « la plume du contemplatif ne chôme guère ». Hippone enfin : le sacerdoce, imposé à saint Augustin dans

les circonstances que l'on sait, va-t-il être un obstacle à la réalisation de l'idéal? Il en élargit au contraire la formule et légitime définitivement l'apostolat. L'âme de saint Augustin touche au but. L'auteur nous fait entrer dans le monastère épiscopal : l'article signalé plus haut donnait ces pages si pleines de fraîcheur et de vie ; ne croirait-on pas voir apparaître Augustin lui-même, « bienheureuse vision de paix » ? On s'arrête à cette vision, et l'on abandonne un moment les chemins fatigants de nos vies modernes, pour rêver, par-delà les siècles, à ce but où « le voyageur de Cassiciacum et de Thagaste conquit enfin le repos de son cœur inquiet ».

L'auteur peut alors, après nous avoir fait assister au développement progressif de l'idéal, nous le fait admirer dans toute son ampleur : la vie commune, comprise comme « la perfection de la charité dans l'amour du prochain », voilà pourquoi les moines se réunissent. La charité divine est au principe de cette vie commune, car l'amour de Dieu se confond avec l'amour de ceux qui, d'un même cœur, le cherchent.

Les moyens de réaliser cette vie commune? La pauvreté individuelle, qui l'organise en assurant la communauté des biens matériels ; la correction fraternelle qu'elle suppose, simple conséquence de la « sincérité de l'amitié » qui met les âmes en commun ; l'autorité enfin, qui ordonne tout en vue de l'unité. Soutenue par ces moyens, la vie commune s'exerce dans les diverses observances choisies par Augustin : le travail et la pénitence qui conditionnent la vie des âmes ; la prière commune, qui est l'acte suprême de cette vie. Animant tout, le sacerdoce, qui apporte avec lui la nécessité d'étudier et d'être apôtre, achève l'idéal.

Le mérite du P. Mellet est ici d'avoir su retrouver la vigoureuse organisation de cet idéal, sans fausser, par abus de systématique synthèse, ce qui, dans le cœur d'Augustin, fut avant tout vie et amour. L'auteur, du reste, ne se laisse pas emporter par l'imagination, comme il est si facile de le faire quand on reconstitue un idéal : il ne méconnaît aucun document, aucune discussion critique, et prouve par là un long commerce avec l'œuvre du saint ; il sait réserver pour des notes nombreuses les textes et les renseignements techniques qui assurent à ses pages un caractère incontestable d'objectivité, sans leur enlever l'allure aisée et vivante qui donne à tout ce livre un si grand charme.

Ces pages, nous dit l'auteur, ont été écrites d'abord pour un auditoire de Frères Prêcheurs, de même qu'elles dénotent, par telle réflexion sur la dispense ou sur l'autorité, une expérience toute dominicaine de la « Règle de saint Augustin ». Et nous savons gré à l'auteur d'avoir « poursuivi avec amour le parallèle entre Augustin et Dominique », car ce parallèle aide singulièrement à comprendre les plus hardies innovations du Père des Prêcheurs. Mais ce ne sont pas seulement ceux qui vivent — Prêcheurs ou non — de la « Règle de saint Augustin » qui aimeront à lire ces pages : bien d'autres encore y trouveront leur profit. Au moment où la « spiritualité communautaire » trouve tant de sympathie parmi certains prêtres du clergé diocésain, ce livre servira de guide à ceux qui, sans adopter les formes traditionnelles de la vie monastique, cherchent pourtant dans la vie commune une protection et un aliment pour leur vie sacerdotale ; ils se retrouveront dans un saint qui connut leurs désirs et qui deviendra pour eux un conseiller et un ami. Le travail du P. Mellet intéressera enfin tous ceux qui veulent mieux connaître l'âme inépuisable du grand converti ; il fera surtout la joie et la consolation de tous ceux qui sont avides de lumières pour éclairer la recherche de Dieu, et qui reconnaissent dans leur cœur quelque chose de l'inquiétude et de l'amour qui faisaient vivre le cœur du saint.

fr. Hyacinthe Paissac, O. P.

POUR LA FORMATION DES AMES

Nous signalerons ici quelques livres qui peuvent être utiles particulièrement aux prêtres dans leur rôle de formateurs d'âmes ; livres de valeur inégale, qui sont en général le fruit de l'expérience et ne visent à autre chose qu'à être pratiques.

D'abord deux livres sur la vocation sacerdotale :

1. Chanoine Mugnier, *La Liberté de la Vocation*. Lethielleux, 1934. 1 vol. in-8° de 160 pp. 10 fr.
2. Chanoine J. Pinault, *Discernement et culture des vocations*. Desclée de Brouwer, « Problèmes d'éducation », 1934. 1 vol. de 326 pp. 15 fr.

M. le chanoine Mugnier, auteur du *Petit Manuel théologique et pratique de la vocation*, publie un nouveau livre consacré plus particulièrement au problème de *La liberté de la vocation*. Ce titre pourrait faire croire qu'il s'agit uniquement d'une œuvre de forme apologétique, visant à renverser les obstacles qui, si souvent, sont placés sur la route des aspirants au sacerdoce. L'auteur étudie en effet cette question des entraves extérieures opposées à la vocation. Mais c'est un problème beaucoup plus profond qui fait en réalité la trame de l'ouvrage : celui de la parfaite liberté intérieure qui doit être celle d'un acte aussi décisif que le choix d'un état de vie, surtout lorsqu'il s'agit du sacerdoce. C'est que la liberté humaine est chose délicate, variable et fragile, qui sans doute ne peut jamais être anéantie, mais peut être terriblement réduite. Pour s'exercer pleinement, dans la parfaite lumière, pour être un véritable choix, elle requiert un grand nombre de conditions. La première c'est la grâce, car nul n'est plus libre que celui qui est davantage sous l'influence divine, plus soumis à la volonté divine. C'est ensuite de n'être pas abandonnée à elle-même : « il est de sagesse élémentaire de faire l'éducation de cette liberté et de lui donner un soutien » (p. 18).

Les conditions, négatives et positives, de cette éducation de la liberté en vue du choix de la vocation, font l'objet des divers chapitres de l'ouvrage de M. Mugnier, dont il faut louer les solides fondements théologiques, la profonde expérience des âmes et la clarté d'exposition.

Nous ne pouvons signaler tous les mérites de détail de cet ouvrage — par exemple l'excellent chapitre sur le préjugé utilitaire qui tend à faire croire « que l'on peut faire plus de bien en restant dans le monde qu'en s'enfermant dans un cloître » (p. 62), ou encore celui sur le respect du secret des consciences —. Son grand intérêt nous paraît surtout d'avoir fait ressortir la véritable conception de la notion de liberté : non pas simple jeu de bascule, possibilité de choix entre le

bien et le mal, mais élan de l'âme tout entière, susceptible d'éducation et de progrès, dont la plus parfaite réalisation en ce monde est assurée par la pratique de cette servitude volontaire que sont les vœux de religion.

Sur le même sujet, le livre de M. le chanoine Pinault, *Discernement et culture des vocations*, répond parfaitement au but pratique que désigne son titre. C'est, lui-même nous en avertit, « un résumé suffisamment complet de toutes les notions utiles à savoir pour s'occuper des vocations ». Simple, clair, il représente le résultat d'une longue expérience sacerdotale et d'un zèle éclairé au service des vocations. Puisque c'est un livre pratique, regrettons qu'on n'ait pas donné une liste documentaire des maisons, mentionnées p. 198, qui sont consacrées à la formation des « vocations tardives ».

Ce n'est pas toujours de futurs prêtres que le prêtre a à former, mais à tous les hommes il doit apprendre leur métier d'homme. Voici quelques livres qui peuvent l'y aider :

3. Chanoine H. Pradel, *Pour leur beau métier d'homme*. Desclée de Brouwer, « Problèmes d'éducation », 1933. 1 vol. de XII-416 pages. 15 fr.
4. G. Daumas, *Disciplines*. Desclée de Brouwer, « Problèmes d'éducation », 1932. 1 vol. de XXII-322 pp. 15 fr.
5. A. Chauvin, *Jeunesse et liberté* suivi de *La préservation morale de l'enfant*. Desclée de Brouwer, « Problèmes d'éducation », 1933. 1 vol. de 236 pp. 12 fr.
6. R. P. Lemaire, S. J., *Le rôle des parents et des maîtres dans l'éducation de la pureté*. Paris-Tournai, Casterman, 1 vol. in-12 de 158 pp. 7 fr. 50.

Le livre de M. le chanoine Pradel, Directeur de l'école Massillon, contient en réalité trois ouvrages différents : *le culte de la franchise, l'éducation du cœur, la formation du sens social*. Sur chacun de ces problèmes l'auteur donne des conseils marqués au coin d'une grande sagesse et d'un zèle apostolique ardent. Cela ne se résume pas : ce sont surtout des exemples concrets et des maximes pratiques. Ainsi, dans la troisième partie, il ne faudrait pas chercher une théorie savante du sens social et des diverses vertus qui y peuvent

concourir; plus simplement on nous donne d'utiles conseils pour apprendre aux enfants à « sortir de soi, se donner, penser aux autres ». Le chapitre sur la franchise, très intéressant dans l'ensemble, nous paraît appeler quelques réserves théoriques. Il est très juste certes d'apprendre aux enfants à bien discerner la gravité relative des fautes; mais, s'il est vrai que le mensonge joyeux soit de beaucoup moins grave que les autres, peut-on dire qu'il « n'est pas une faute et ne doit pas porter le nom de mensonge » (p. 10)? Comment l'auteur peut-il nous dire plus loin que « le mensonge est mauvais en soi » (p. 77)? Et pourquoi donc, si le mensonge joyeux n'est pas un mensonge, cite-t-il la réponse bien connue de saint Thomas d'Aquin au plaisantin qui le taquinait : « Il me semblait plus naturel d'admettre qu'un bœuf volât en l'air que de supposer qu'un religieux pût mentir » (p. 100)?

De même, quant aux « usages du monde » qualifiés ici de politesse (p. 113), j'aimerais mieux une attitude plus sévère. Les âmes délicates savent être polies en évitant ces formules menteuses.

Parmi les procédés à employer pour guérir les menteurs, on nous recommande de leur témoigner de la méfiance pour leur faire sentir leur faute. Je ne dis pas que le procédé ne puisse être bon quelquefois, mais comme j'aime mieux le système de la confiance, celui qu'illustre ce mot du petit scout qui disait de son chef : « Pas moyen de lui mentir, il nous croit toujours »!

L'éducateur averti qu'est le directeur du cours Saint-Louis rassemble ici plusieurs conférences adressées à ses élèves ou à leurs parents. Il y prône entre autres choses le culte de la volonté, la maîtrise de soi, l'effort personnel, qualités requises des éducateurs autant que des enfants. Apprécions particulièrement le chapitre sur le rôle de l'art en éducation. Le chapitre sur le scoutisme étudie notamment fort bien la question délicate des relations entre scoutisme et collège.

La collection « Problèmes d'éducation » a réédité deux excellents opuscules du P. Chauvin sur deux problèmes qui sont plus que jamais d'actualité. La seconde étude en particulier nous paraît une parfaite mise au point de la question difficile de l'initiation au mystère de la vie. Aux parents l'auteur trace la voie à suivre : ni hypocrisie, ni trop grande

hardiesse, mais à la fois franchise et prudence : tenir compte d'abord de la vérité et en même temps de l'âge, du caractère et des besoins de chaque enfant. Il n'est meilleur guide pour les mamans et pour ceux qui ont à les conseiller.

Sur ce même problème, avouons que le livre du P. Lemaire, malgré beaucoup d'excellentes pages, nous semble recommander un système d'éducation bien déplaisant. C'est le système de la surveillance la plus méticuleuse, de la défiance. On y lit par exemple : « N'ayez pas peur, mère de famille, de visiter les poches, le portefeuille, le porte-monnaie, l'armoire, les livres de votre fils, afin que vous y découvriez, peut-être, les traces d'une correspondance clandestine, ou que, du moins, vous soyez renseignée sur la direction de ses pensées » (p. 35). Même de la part de sa mère, l'enfant a droit à plus de discrétion. Et l'on sait assez combien les enfants ont horreur de cet espionnage destructeur de toute confiance. Est-il pourtant chose plus nécessaire que la confiance pour l'éducation de la pureté?

7. Dr Biot, *Au service de la personne humaine*, conférences de Déontologie médicale données à Lyon aux infirmières et aux travailleuses sociales. Joigny (Yonne), Édit. Vulliez, 1934. 1 vol. de 336 pp. 13 fr.

Ne faisons ici que signaler le remarquable ouvrage du Docteur Biot en raison de son caractère un peu spécial : c'est un précis de morale professionnelle à l'usage des infirmières. Les directeurs de conscience trouveront également grand profit à le connaître. On souhaiterait avoir des guides aussi sûrs et documentés pour beaucoup d'autres professions.

8. R. P. H. Hello, prêtre des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, *Conseils pour la direction des œuvres de jeunesse*. Desclée de Brouwer, « Problèmes d'éducation », 1932. 1 vol. in-12 de 274 pp. 12 fr.
9. M. Christian, *L'esprit chrétien dans le sport*. Desclée de Brouwer, « Problèmes d'éducation », 1933. 1 vol. de 364 pp. 15 fr.

Mentionnons enfin à l'usage des directeurs d'œuvres le

livre tout empreint d'esprit surnaturel du P. Hello — où l'on voit qu'une œuvre ce n'est pas simplement faire du sport : « nous ne devons prendre des moyens naturels que la part indispensable au succès de l'œuvre spirituelle » — et, sur la question du sport, un livre aux excellentes intentions, de M. Christian, qui contient d'abondantes citations de Lacordaire et du P. Didon.

fr. M. de Paillerets, O. P.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Formation chrétienne

● M. Montassut, *La conquête de soi*, entretiens de psychologie pratique pour la jeunesse des deux sexes. Coll. « Les livres des jeunes ». Ed. Mariage et Famille, 1932.

● Association du Mariage chrétien, n° 12, *L'adolescent autour de l'âge ingrat*. Éd. Mariage et Famille, 1934.

● F. Étienne, *Jésus modèle des éducateurs*. Vannes, Lafolye et de Lamarzelle éd., 1934.

● Une Religieuse des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, *Notre œuvre d'éducatrices*. Beauchesne, nouvelle édition, 1933.

● Albert Goossens, S. J., *Directives*, pour les jeunes. II. *Formation de l'intelligence*. Société Saint-Jean-l'Évangéliste, Desclée et Cie, 1934.

● Albert Goossens, S. J., *Ton grand ami*, méditations pour les jeunes sur l'Évangile. I. *Vie cachée de Jésus*. II. *Vie publique* (1re année). Société Saint-Jean-l'Évangéliste, Desclée et Cie, 1934.

● H. Mathieu, S. J., *Quel est le but de la vie?* Bonne Presse, 1933.

● Abbé Francis Potier, *La formation musicale du Séminariste*, simples notes théoriques et pratiques pour l'enseignement de la musique dans les Grands et Petits Séminaires. Société Saint-Jean-l'Évangéliste, Desclée et Cie, 1934.

Écrits spirituels

● M. Lemaître, *A l'Évangile tout d'abord*. Paris, Lethielleux, 1935. 1 vol. (14 × 23) de 299 pp.

● Henri Morice, *L'Ame de Jésus*. Nouvelle édition. Avignon, Aubanel père, 1926. 1 vol. (14 × 23) de 356 pp.

● R. P. Janvier, O. P., *La Passion*. Collection « Les Bonnes Lectures », Paris, Flammarion, 1935. 1 vol. (15 × 20) de 95 pp. Illustré de 12 hors-texte en héliogravure. 3 fr. 95.

● Michel Geschwind, Eudiste, *Vivre du Christ*. Dessins d'Edgar Nelh. Collection *Corde Magno*, Paris, Desclée de Brouwer, 1934. Aux collégiens, aux étudiants, à tous les jeunes. 1 vol. (12 × 17) de 91 pp. 3 fr.

● Marguerite d'Arbouze, Abbesse du Val-de-Grâce, *Traité de l'Oraison Mentale*. Abbaye de Maredsous et Paris, Desclée de Brouwer et Lethielleux, 1934. 1 vol. (12 × 19) de 70 pp. (Col. « Pax », vol. XXXVIII). 6 fr. En Belgique : 8 fr. belges.

● J. Baeteman, *Méditations pour la retraite du mois* (« Grandes vérités, grandes vertus, grands devoirs »). Évreux (Eure), Poussin. 1 vol. (13 × 18) de 202 pp. 6 fr.

● Maurice Pontet, S. J., *L'homme moderne et la Prière*. Conférences religieuses données à Saint-Joseph de Marseille, Carême 1935. Paris, Desclée de Brouwer, 1935. 1 vol. (12 × 18) de 112 pp. 6 fr.

● H. Riondel, S. J., « *Pax vobis* », *Aux âmes inquiètes*. Paris, Lethielleux, 1934. 1 vol. (12 × 18) de 304 pp. 2e édition.

● P. Athanase Bierbaum, Franciscain, « *Haec loquere et exhortare* » ; traduit de l'allemand par l'abbé Marcel Grandclaudon. Mulhouse, Éditions Salvator ; Paris et Tournai, Casterman, 1935. 1 volume (12 × 18) de 344 pp.

● R. P. Judéaux, S. J., *Sermons et Discours*. Paris, Beauchesne, 1934. 2 volumes (12 × 20) de 366 et 352 pp.

● Paula Hoesl, *Le beau visage de la vie*. Préface de Mgr F. Lavallée. Paris, Spes, s. d. 1 vol. (12 × 18) de 203 pp. 3 fr. 50.

● L. David-Léonart, *Le Ciel assuré par Marie*. Tournai-Paris, Casterman, 1934. 1 volume (12 × 19) de 172 pp.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).